7me Année — № 12 — Décembre 1908.

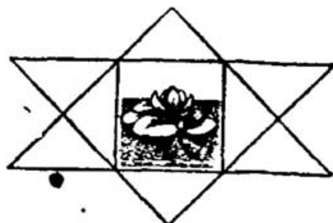
Revue Cosmique

Paraissant le 5 de chaque mois

Directeur : **AIA AZIZ**

Les pensées sont des formations.
La mortalité est temporaire et accidentelle, l'Homme a droit l'Immortalité intégrale.

SOMMAIRE :



PUBLICATIONS COSMIQUES

PARIS – 6, rue de la Pompe — PARIS (XVIe)

1908

AVIS

En fondant la REVUE COSMIQUE, les dépositaires de la Tradition ont eu pour but de propager un mouvement propre à améliorer le triste état actuel de l'humanité. La Philosophie Cosmique prouve en effet que l'homme n'est pas condamné à l'ombre où le plongent la souffrance et mort. Elle montre que le défaut de connaissance et les fausses croyances l'ont exposé à ces deux maux.

La REVUE COSMIQUE se propose donc :

1° De démontrer à l'homme psycho-intellectuel quels sont l'objet et le but véritables de la vie, et jusqu'à quel point les capacités humaines peuvent être développées ;

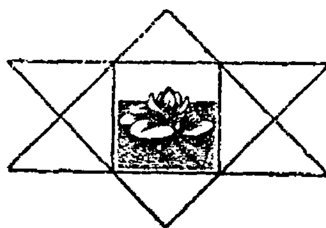
2° De montrer à l'homme psycho-intellectuel qu'il est d'Origine Divine ; qu'il porte en soi la Divinité ; qu'il a la mission de la manifester ; que, par la volonté directe de son divin Formateur son rôle est d'utiliser les forces de la Nature pour transformer l'état actuel de son entourage, dans la mesure de sa propre évolution ; qu'il a ce droit et qu'il peut en évoluer le pouvoir ;

3° De tirer l'homme collectif non évolué de l'état grossier dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Etre.

4° De restituer la Tradition primitive aujourd'hui transformée, mutilée, perdue, et d'unir la Science à la Théologie sur une base intellectuelle ; de prouver enfin que la mortalité et la transformation rétrograde actuelles sont anormales, accidentelles, et que par son évolution l'Homme est capable de recouvrer avec ses anciens droits son état d'

IMMORTALITÉ INTÉGRALE

7me ANNÉE. — N° 12



DÉCEMBRE 1908

REVUE COSMIQUE

LA VIEILLE ANNÉE

Année, tu vieillis rapidement ; tu te lèves tard et tu te couches de bonne heure ; les feuilles d'arbres, tels tes cheveux, tombent ou perdent leur couleur ; tu as l'air attristé et ton pas se ralentit comme si tes jours, malgré leur courte durée, te pesaient trop par leur manque de gaieté. Ta voix même se tait ; car je n'entends plus tes jolis chants où les oiseaux te prêtaient leur aide, pour exprimer tout ton bonheur. Tu te caches du soleil, avec un ciel nuageux, comme si tes yeux ne pouvaient plus supporter son éclat ; et les fleurs, tes anciennes amies, sont presque toutes disparues. Tu ne peux plus te chauffer au soleil et tu te mets en grelottant auprès du feu des bûches — triste échange — où au lieu de se chauffer au foyer de la vitalité, on se chauffe par la transition même !

Tu as l'air accablée de douleurs. Dis-moi les souvenirs de ton existence.

— Au jour de ma naissance, la Terre, ma mère, etait parée d'un beau vêtement blanc de neige ; dessous, l'on avait chaud ; il étincelait en brillantes couleurs irisées, lorsque le soleil le baisait. L'homme, le roi, fit arborer de beaux drapeaux et faire de bons régals et de jolis spectacles ; il répandit toute une atmosphère de joie et d'allée

gresse à cause de ma naissance. Mon nom était sur toutes les lèvres, car tant de vœux attendaient de moi leur réalisation. J'étais bien heureuse, car comme tous les enfants j'ignorais les dures épreuves de la vie terrestre, et je souriais à tout le monde et tendais mes bras vers tout être qui voulait m'embrasser. Les jours de mon enfance furent merveilleusement beaux ; je me rappelle encore avec délices les doux sourires des perce-neiges et des primevères, la franche gaîté du crocus, le parfum de la violette et la beauté délicate de l'églantine, les jolies chansons d'amour des petits oiseaux, les bêlements des agneaux et les gambades de toute cette jeunesse, poulains, veaux, petits chats, petits chiens, et autres. Toute la nature respirait le bonheur et adoucissait de son mieux tous les chagrins qu'elle ne pouvait pas entièrement guérir. Ce fut là l'aube de ma vie, où tout me souriait : toutes les espérances commençaient à s'assembler autour de moi et m'enguirlandaient, telles des fleurs qui ignorent même la possibilité de se flétrir.

Plus tard j'arrivai à une étape de maturité, où les fleurs prirent des teintes plus riches ; les champs se couvraient du beau vert qui promettait la récolte future ; les nouveau-nés du printemps étaient devenus plus vigoureux. Ce fut à cette époque que resplendit la beauté de la mer et de la montagne et je m'affligeai (pas pour la première fois) de voir le manque de sagesse de l'homme qui, en se forgeant une foule de besoins artificiels — c'est en eux que consiste ce qu'on appelle le progrès du xxe siècle — se considère comme obligé de s'étouffer dans de grandes villes où l'air et l'eau purs, le repos et la solitude, auteurs féconds de la santé, sont inconnus.

Dans ces cités bondées, je regardais, grouillant dans des caves ou dans des galetas, une multitude d'êtres humains dont la misère extrême faisait peine à voir, et je songeais aux vastes terrains incultes dans les campagnes, faute de bras qui eussent pu nourrir ces malheureux, si on les y

eût transportés à temps, et je me dis : « A quoi songe-t-on de laisser les petits enfants croître ou mourir dans un tel milieu vicieux et malsain ? Un milieu qui remplit les prisons de monstres où l'image divine se discerne à peine, et qui cependant ont tous été des bébés innocents !

Les jours d'automne m'ont trouvée très attristée, car j'ai vu une immensité de désordre que j'aurais voulu rectifier, en voyant la nature qui, fatiguée après avoir mûri les récoltes des champs et des vergers, semblait se dévêtir pour se reposer. J'avais envie d'en faire autant, mais mon heure n'avait pas encore sonné ; ce ne serait que lorsqu'on ferait entendre de gais carillons pour annoncer celle qui me succèderait, qu'il me serait permis de me coucher sous la brume qui voile le passé, en attendant le lever, au-dessus de l'horizon borné de l'ignorance, du beau soleil du Sans-Temps, sous les brillants rayons duquel le passé, l'avenir et le présent seront unifiés à jamais. — Le Sans-Temps toujours présent ! car la vie n'est-elle pas éternelle ? Un grand pionnier humain n'a-t-il pas dit : « Même dans la tombe ils plantent leurs espérances ? »

N'est-il pas vrai qu'en la plus grande douleur l'homme cherche et trouve la consolation ?

La vie contient toute chose ; c'est seulement la pauvre humanité qui, pour ainsi dire, se fixe à une pointe d'aiguille, tandis que dans la nature rien n'est fixe. Homme, n'es-tu pas l'enfant de la nature ? N'es-tu pas nourri à son sein ? Pourquoi donc ne te formes-tu pas selon ta nourriture ?

C'est parce que tu ne penses pas ; car en pensant, tu parles avec ta mère et toujours, toujours, l'enfant se souvient de la leçon de sa mère... La pensée mène vers toute connaissance, car c'est seulement avec l'intelligence qu'on peut apprendre à vivre la charité, qui est synonyme de tolérance, la vraie liberté qui permet à chacun de développer son originalité, qui transforme la société. Et selon la parole d'Aba : « A celui qui a la connaissance est la victoire ».

DE LA PEAU

La peau ne doit pas être regardée simplement comme le vêtement extérieur qui couvre les moi osseux, musculaire, nerveux, et artériel, mais plutôt comme ce qui premièrement et normalement forme l'intermédiaire et la connexion entre le degré nervo-physique et le vrai corps physique et glorieux dont l'homme a été dépouillé. (Il faut entendre par peau les diverses couches avec leur multiplicité de veines, de nerfs et d'artères). La tradition affirme qu'à l'époque de cette catastrophe, le réseau sous-dermique était l'enveloppement extérieur du degré nervo-physique ; que les pores de la peau étaient plus ouverts qu'ils ne le sont à présent, et que le derme fut graduellement formé comme enveloppement non sensible. La peau, à l'exception du visage, des paumes des mains et des plantes des pieds, était couverte de poils extrêmement fins qui, en temps de repos, étaient blancs comme la neige nouvellement tombée, lorsque les nuages voilent le ciel, mais, qui, en activité, devenaient brillants de lumière irradiante ou d'une des sept couleurs qui la forment, et qu'à volonté la couleur de ce bel enveloppement assumait la teinte de son entourage immédiat de sorte que si un homme, se tenant debout, couvrait son visage avec les paumes de ses mains, il était à peine visible ou entièrement invisible. Cet enveloppement pileux pouvait être hérissé à volonté, de sorte que le corps était entouré d'un bel enveloppement changeant d'une épaisseur allant de

la largeur du pouce à sa plus grande longueur. Cet enveloppement était capable aussi de plus ou moins de luminosité, de sorte qu'il possédait en quelque mesure les attributs du vrai corps physique léger, élastique, résistant et lumineux. La roue du temps, dont la rotation est marquée par des siècles, a tourné bien des fois depuis l'âge de Sheth qui était remarquable par la perfection de cet enveloppement, mais même maintenant, dans son état de relative dégénérescence, l'enveloppement pileux est généralement un signe de la force physique et le corps même des faibles et des maladifs retient un faible reste de cet enveloppement, et les organes les plus délicats, comme la vue, l'ouïe et l'odorat, le retiennent La bouche de l'homme est aussi couverte d'une frange de poils et les organes de la génération en sont protégés. Les cheveux de la tête cette belle protectrice du trône du gouverneur des muscles et des artères, sont spécialement abondants et, arrivant jusqu'aux chevilles, ils forment un magnifique et utile manteau avec lequel les passives peuvent se couvrir à volonté. Néanmoins la graduelle diminution et le changement de l'enveloppement de Sheth et de ses contemporains est déplorable parce qu'il rend inefficaces ou nuls les avant-postes même de la défense et favorise les incursions des assaillants. En outre la perte partielle des poils empêche la protection des pores de la peau qui ainsi ne peuvent plus respirer librement de sorte que les nerfs, veines et artères sous-cutanés ne sont pas suffisamment aérés et leur bien-être et leur vigueur sont altérés.

La Méditation.

L'art de la méditation a été depuis les âges les plus reculés connu et considéré comme un des moyens les plus communs et les plus utiles de cultiver et de dresser la mentalité. Cet art consiste à prendre un certain sujet et à assujettir ce sujet à des lumières intellectuelles variées de manière, à découvrir et comprendre toute sa nature ses

capacités et ses probabilités d'utilisation. La méditation est un exercice des forces mentales,et son grand avantage consiste non seulement dans les indications qu'elle donne sur l'objet médité, mais en son efficacité à l'égard de la concentration de la pensée.

En plus d'une des anciennes langues, qui, en comparaison des langues modernes, expriment tant en si peu de mots, la racine du mot méditation comme celle de s'entretenir avec soi-même èst « la séparation par le criblage, la parole mentale et le murmure (tel le murmure du vent et des eaux). » Le mot méditation est souvent formé de deux signes de la plasticité entre lesquels s'intercale le signe qui signifie à la fois l'acte de porter des fardeaux et celui d'être sevré. A l'égard de ces signes expressifs, un ancien Ethiopien dit : « Celui qui veut exceller dans le grand art de la méditation devrait pour réussir prendre sa place au milieu même des plasticités afin qu'il puisse se trouver dans un entourage tout à fait élastique et incapable de fixité ; et celui qui veut réussir doit avoir soin de faire ainsi parce qu'il trouvera qu'en la méditation il doit, par nécessité, agrandir ses bords de tous les côtés, puisque les fixités de l'atavisme et de la coutume qui obscurcissent et limitent sa vue mentale et son entendement disparaîtront graduellement. Celui qui veut exceller dans l'art de la méditation doit être aussi préparé à prendre sa place au milieu des plasticités comme porteur de fardeaux et à endurer le malaise du sevrage ; car à la clarté de la méditation il comprendra graduellement les douleurs et les tortures de ses semblables, et ainsi il supportera leurs chagrins et portera leurs douleurs. Par la méditation il sera aussi sevré de beaucoup de choses qu'il a considérées jusqu'ici comme nécessaires à la santé et à la croissance de lui-même et de son semblable, de sorte qu'il laissera le doux lait du sentiment pour la sustentation solide de la charité qui est une avec la justice. Un autre philosophe dit : « Celui qui s'adonne à la méditation et pour cet

objet prend sa place au milieu des plasticités, a en cela un double but : celui de la concentration de la pensée et celui de la diffusion de la pensée ; parce que, par l'intermédiaire des plasticités qui l'entourent, il est capable d'attirer, par la concentration de la pensée, la pensée des êtres des densités et raréfactions variées avec lesquelles il est en affinité et, lorsque sa propre pensée et les leurs sont assemblées, il est à même de diffuser la pensée qui est la formation.

La considération de ces remarques aidera l'étudiant Cosmophile à comprendre l'importance profonde et vaste de la méditation.

Peut-être le plus simple commencement pour acquérir l'excellence en cet art, malheureusement en général négligé à présent, est le suivant :

1° Choisissez un objet ou sujet simple et agréable pour la méditation.

2° Ecartez autant que possible toutes les pensées qui n'appartiennent pas à l'objet ou sujet choisi, et considérez l'objet ou sujet à toutes les clartés et aspects variés qu'il présente aux cinq sens.

3° Considérez-le à la clarté qu'il présente aux sept sens plus ou moins endormis.

4° Considérez ses capacités d'affecter la terre et l'homme sous tous leurs rapports, dans le rayon de votre entendement.

5° Considérez comment ces capacités et effets peuvent être le mieux rendus pratiques et immédiatement utiles. *Exemple :*

OBJET CHOISI POUR MÉDITATION

Le soleil.

Le soleil est un monde habité dont l'aura ou atmosphère sont manifestables, pour la terre et pour les planètes qui circulent autour de lui, au moyen de leur propre aura ou

atmosphère spéciale. Donc les émanations solaires peuvent assumer à l'égard de la terre et de chacune des douze planètes un aspect, une nature et des propriétés différents.

Le fait que la même force plus raréfiée diffère en son aspect, en ses propriétés effectives et en ses effets selon la matière plus dense qui la vêt et la manifeste, rendra ce fait facilement compréhensible.

Aucun rayon ou manifestation solaire n'est sentientable pour l'homme jusqu'à ce qu'il lui soit manifesté par l'aura ou atmosphère de la terre ; par conséquent l'homme ne sentiente pas les émanations solaires telles qu'elles émanent de leur source immédiate,mais telles qu'elles sont lorsqu'elles sont vêtues de l'atmosphère de la terre : et il en est de même à l'égard de toutes les émanations planétaires et stellaires à la portée de la sentientation de l'homme. Ainsi dans l'analyse de telles émanations, les propriétés et les effets de leur vêtement atmosphérique immédiat doivent être pris en considération.

Les rayons solaires généralement connus sont en rapport, lorsqu'ils sont manifestés atmosphériquement, avec les deux des cinq sens communs aux hommes et aux animaux moins évolués, savoir, la vue et le toucher. Les constituants, dans l'atmosphère de la terre, capables de vêtir les émanations solaires de telle manière qu'elles deviennent capables d'être en rapport avec tous les sens de l'homme évolué sont manquants ou tellement imparfaits qu'ils ne sont d'aucune utilité en cette matière. Il existe, dans l'ancienne tradition, des récits de certains hommes qui entendirent et comprirent en partie les sons des émanations solaires et stellaires vêtues atmosphériquement, ce qui a peut-être été. L'homme est le chef-d'œuvre des formations terrestres et le sanctuaire du temple de l'holocaustal : il est capable d'une pleine restitution comme d'une progression sans fin vers le perfectionnement.

Il est affirmé par ceux qui étudient le spectacle atmosphérique qu'on a reconnu, dans le soleil, la présence certaine d'hydrogène, de cuivre, de fer, de chrome, de nickel, de magnésium, de calcium, de strontium et de beaucoup d'autres corps. Il n'y a aucune preuve que ces variétés de la matière ne sont pas manifestées par un constituant des émanations solaires, et son vêtement atmosphérique. S'il en est ainsi, l'étude des changements relatifs des rayons solaires est à recommencer. Lorsque l'homme est suffisamment évolué pour étudier les émanations solaires en rapport avec ses sens autres que ceux de la vue et du toucher, il s'épargnera beaucoup de temps et d'inutile labeur en prenant en considération que l'atmosphère de la terre est pour lui l'universel vêtement manifestant les émanations solaires et stellaires.

Considérez les effets des émanations solaires sur les densités variées dont la terre est constituée, depuis les concrétions jusqu'à la limite de l'atmosphère mentale, dans les extensions, et depuis les concrétions jusqu'à la même densité dans la centralisation. Considérez l'effet possible sur les cinq sens et tout ce qui s'y rapporte.

Considérez leur effet possible sur les sept autres sens et tout ce qui les affecte.

Considérez le moyen le plus facile et le plus efficace du developpement et d'une reconstitution des douze sens et le moyen de les mettre en rapport avec les émanations solaires avec lesquelles ils sont en naturelle et atavique affinité.

MÉDITATIONS POUR UN ENFANT

Sur le bonheur.

Je désire être heureux

Lorsque je désire me chauffer, j'allume un feu.

Lorsque je désire voir je cherche la lumière.

Pour être heureux je rendrai tout mon entourage aussi heureux que je le puis.

Sur l'intelligence.

Je suis un petit soleil d'intelligence, j'ai mes propres yeux avec lesquels je puis voir, mes propres oreilles avec lesquelles je puis entendre, ma propre mentalité avec laquelle je puis penser : Pourquoi donc vivrais-je dans et par des lumières empruntées ?

Sur la Science.

La science peut être définie actuellement comme la connaissance exacte et raisonnée de certains phénomènes qui tombent sous l'observation des organes des sens nervo-physiques de l'homme et de certaines choses qui sont accessibles à sa manifestation et à son expérimentation. Tout ce qui dépasse cette limite n'appartient pas au domaine de la science, mais à celui de la métaphysique, de la philosophie, de la théologie, etc., et est regardé par la science comme de l'hypothèse ; c'est à dire comme la supposition que l'on fait d'une chose possible ou non et dont on tire une conséquence.

Entre la science et l'hypothèse qu'il est de coutume de regarder et de décrire comme séparées et même antagonistes, il n'y a en réalité aucune séparation ; ce qui est prouvé par le fait qu'aussitôt que le sujet ou objet dit hypothétique tombe sous l'observation des sens à l'aide d'un progrès mécanique (tel que le perfectionnement du microscope, du télescope, de l'appareil photographique, de la navigation aérienne, etc.,) il passe naturellement du domaine de l'hypothèse à celui de la science ou, comme les paroles les définissent actuellement, de la supposition à la certitude, de l'inconnu au connu. A l'égard de cette définition une chose paraît échapper à l'observation, savoir que la frontière qu'on suppose limiter l'horizon de la science et celle de l'hypothèse, de la connaissance et de la suppotion, du connu et de l'inconnu, est extrêmement plastique et élastique, vu qu'elle dépend du développement des organes des sens physiques de l'homme et des instruments

de recherche, capables d'aider leur développement ou, en partie, de suppléer à leur insuffisance. Il s'ensuit que la limite de la science est simplement le défaut de développement humain. Par exemple, une centaine d'années n'est pas passée depuis que la théorie du magnétisme animal fut introduite en Europe. La force qu'un homme pouvait exercer sur un autre au moyen de certains mouvements, les phénomènes provoqués par cette force ne tombaient pas sous l'évidence des organes des sens de l'homme, les phénomènes n'étaient pas non plus assez multipliés pour être toujours reproduits dans de semblables conditions. Par conséquent, cela ne fut pas admis dans l'embrassement sacré de la science. Après presque un siècle les portes ont été ouvertes, les phénomènes qui étaient ignorés ou regardés dédaigneusement sont reconnus ; et la science, ayant une fois reçu cette force comme une réalité prend des mesures arbitraires pour en réclamer le monopole légal.

Il y a moins de deux siècles et demi, la circulation du sang était ardemment attaquée par la science........



ETUDE

La vie universelle est éternelle parce qu'elle est la première manifestation du Sans-Forme.

Cette manifestation des forces du Sans Forme est coéternelle avec la substance dont les forces *pourraient* être coégales aux forces du Sans-Forme.

Or cette possibilité de l'égalité des forces innées de la susbtance intégrale et des forces manifestées du Sans-Forme, est la première conception cosmique de la réalisation des possibilités.

Au commencement de la septième classification des matérialismes,l'Intelligence a plané au-dessus d'eux en une densité capable d'être en rapport avec l'intelligence de toutes les raréfactions et de toutes les densités de la substance des matérialismes, depuis l'état des intelligences libres jusqu'à l'homme.

Chaque raréfaction est une source de vie pour la raréfaction plus dense la plus voisine : aussi chaque degré raréfié pénètre et vivifie le degré de densité immédiatement proche.

Et de même que le perfectionnement de la vie des Occultismes dépend de la possibilité de l'individualisation dans les Occultismes des forces manifestées du Sans-Forme ; que le perfectionnement de la vie des Pathétismes dépend de la possibilité de l'individualisation des Occultismes dans les Pathétismes; que le perfectionnement de la vie des Ethérismes dépend de la possibilité de l'individualisation des

Pathétismes dans les Ethérismes,et que le perfectionnement de la vie des Matérialismes dépend de la possibilité de l'individualisation des Ethérismes dans les Matérialismes, de même le perfectionnement de l'intelligence dépend de l'individualisation de l'intelligence libre dans les degrés plus denses des matérialismes et principalement dans les quatre degrés de l'état physique.

C'est donc par l'évolution physique de votre être — car il contient tout et il est capable de tout manifester — que nous pouvons aider la réception et la réalisation de l'Intelligence dans l'intelligence de la substance.

La substance a en elle des forces que, par affinité, les forces de même nature du Sans-Forme peuvent perméer. Ainsi la vie se manifeste par la matière atomique et moléculaire,c'est-à-dire dans la vie dans la force vitale latente de cette matière.

Donc en l'homme il y a des germes capables de réception et de responsion et en lui-même l'homme peut se mettre en rapport avec les forces universelles.

Toute cette force unifiée des différentes natures et des différents degrés est connue sur terre sous le nom de : Vie.

Que les fils de Misraïm concentrent tout leur être pathotique, spirituel et intellectuel sur cet état physique, se souvenant du conseil ancien : « Quand même ta tête atteindrait le plus haut ciel des Cieux, que tes pieds reposent toujours fermement sur le sol terrestre ».

Le principe de vie pour le corps nervo-physique est dans le sous-degré nerveux, qui est l'intermédiaire immédiat et essentiel entre le soi-disant physique et les autres raréfactions. De la vitalisation et de la connexion de ce sous-degré avec le corps nervo-physique dépend donc la force de celui-ci.

De l'amplitude et de l'évolution du sous-degré nerveux dépend également le nombre et la qualité des degrés d'être plus raréfiés.

Aussi dans l'état terrestre ce sous-degré nerveux est le centre de l'évolution humaine.

Toutes les fois que nous nous rendons maîtres de notre caractère, que nous assouplissons nos habitudes, que nous contrôlons, équilibrons, dominons nos pensées, nos paroles, nos gestes, nos actions, nous évoluons, nous purifions, nous fortifions le sous-degré nerveux.

L'Importance de cette évolution est considérable, car plus la racine est enfoncée dans le sol,plus elle est capable de sustentation et plus l'arbre peut élever haut vers le ciel sa cîme majestueuse.

La force d'un état d'être dépend de même de la vitalisation et de la connexion entre cet état d'être et l'état d'être voisin. Et ce sont les forces du degré mental qui fortifient, par la friction que produit leur perméation, le degré psychique ; ce sont les forces du degré psychique, qui fortifient le degré nerveux ; et ce sont les forces du degré nerveux qui fortifient le degré nervo-physique.

Seulement plus le degré qui reçoit les forces raréfiées est fort, plus il est dense et plus il est enveloppé et plus il est capable d'assimiler et d'utiliser ces forces reçues.

Aussi la perte du corps glorieux ou véritable état physique est-elle cause que,par manque d'envelopement plus dense, notre être nervo-physique ne peut plus intégralement assimiler et utiliser les forces qu'il reçoit du sous-degré nerveux.

De même les forces nerveuses que le degré nervo-physique trouve dans la nourriture ne sont pas complètement assimilées par le corps pour la même raison.

Le manque d'enveloppement plus dense grâce auquel seulement on pourrait recevoir, assimiler et utiliser la partie la plus raréfiée des forces raréfiées reçues, la partie la plus éthérée des forces trouvées dans les aliments, éther qui actuellement s'échappe en grande partie,est une des causes importantes du préjudice causé par la perte du corps glorieux.

Artificieilement certains moyens peuvent être appliqués qui,en recouvrant les pores de la peau d'une sorte de vernis protecteur, remplacent partiellement l'enveloppement plus dense absent et permettent une assimilation plus grande et plus complète de la partie la plus raréfiée des forces reçues.

On peut par exemple recouvrir l'estomac et le ventre d'une couche de teinture de benjoin mélangée avec de la teinture de musc ou d'essence de rose mélangée avec de la teinture d'ambre, et obtenir par là une protection artificielle excellente, permettant une assimilation plus intégrale des forces raréfiées dans le sang raréfié.

De même des bains d'huile, de vingt minutes environ, ou des onctions d'huiles aromatiques sont de grande valeur.

Les sangs humains sont quaternaires, comme toute chose. Il y a le sang mental, le sang psychique, le sang nerveux et le sang nervo-physique.

C'est le sang mental qui assimile les forces mentales et qui nourrit l'être mental, comme c'est le sang psychique qui assimile les forces psychiques et qui nourrit l'être psychique, et ainsi de suite...

Aussi certains aliments renfermant plus ou moins de forces mentales peuvent-ils mieux nourrir le cerveau, comme la bière calmant,le café excitant, etc.Car le malt et la caféine sont psychiquement visibles de la couleur bleue, couleur de la force mentale). D'autres sustenteront mieux au contraire les autres degrés d'être.

Il y a une corrélation entre la densité croissante et la raréfaction croissante, et les sangs subissant aussi la perte de la plus grande densité n'assimilent pas actuellement l'azéol le plus raréfié contenu dans les aliments.

Synthétiquement : la puissance d'un degré d'être est en raison du nombre des degrés raréfiés qu'il contient ; ce nombre dépend de la densité croissante, de la masse, et de l'évolution du degré considéré.

Dans l'état terrestre le degré plastique le plus dense est le sous-degré nerveux, dont l'évolution est par conséquent susceptible de régler l'évolution totale de l'être.

C'est pourquoi le perfectionnement de ce sous-degré nerveux est l'œuvre actuellement prééminente.

L'action du sous-degré nerveux se manifeste en nous dans toute la sphère de l'activité quotidienne, puisqu'il est l'animation directe du corps nervo physique.

Le contrôle de la manifestation est au moins en partie le contrôle de la cause.

Le perfectionnement du sous-degré nerveux est donc poursuivi toutes les fois que l'intelligence harmonise la conduite.

On intellectualise. on spiriritualise, on pathétise le sous-degré nerveux lorsqu'on discipline les émotions, les paroles, les actes de la vie quotidienne.

Vues de haut, les paroles, les actions humaines apparaissent comme une confusion, un désordre, un gaspillage immense et de tous les points de vue c'est là une des premières choses à surveiller.

Les effets de cette non utilisation des forces que l'on possède sont plus sérieuses qu'on ne le pense généralement : un simple caillou sur le parcours d'une roue lancée en toute vitesse ne peut-il pas faire dévier lourdement la direction ?

Il y a une parole très ancienne et immortellement vraie : « La circoncision de la langue est la plus importante des circoncisions » et aussi une ancienne prophétie : « Dans le temps qui précèdera la Restitution, le silence prendra plus souvent la place du cliquetis des paroles inutiles. »

Si chacun voulait réaliser intégralement l'utilisation réelle et intense de son temps, de ses forces, de ses facultés pour le bien de la terre, pour le bonheur de l'homme, en observant qu'au fur et à mesure de l'évolution, la discipline de soi, de ses habitudes, de ses paroles, de ses gestes, de ses actions, devient en conséquence et pratiquement

de plus en plus nécessaire, des progrès rapides s'effectueraient dans l'harmonisation humaine.

La considération de cette équivalence entre l'évolution du sous-degré nerveux et l'évolution complète intégrale montre pratiquement qu'à chaque progrès,pour ainsi dire, l'action journalière doit devenir elle-même plus spirituelle de façon à assurer le balancement harmonieux entre ces forces qui sont dans un étroit rapport de connexion : la conduite, ou manifestation du sous-degré nerveux ; le sous-degré nerveux lui-même et les états plus raréfiés qu'il manifeste. Et ceci d'une façon constante, car un arrêt dans le progrès de la manifestation amoindrit le rapport entre ce qui cherche à se manifester et son moyen de manifestation habituelle.

Par cette évolution physique de notre être (qui réside principalement dans celle de ce sous-degré nerveux) nous pouvons donc aider et réaliser la réception de l'Intelligence dans l'Intelligence des états les plus denses de la substance. Tel fut le désir de l'Attribut qui plana au-dessus des matérialismes au commencement, de cette septième et actuelle classification, lorsqu'il dit : « *Que la lumière soit manifestée !* »

Et aussi un pas nouveau sera fait et une des réalisations sera effectuée *de cette possibilité qu'ont les forces innées de la substance de devenir co-égales aux forces manifestées du Sans-Forme*, le « *Pour être revêtu* ».

On peut dire que le monde entier est « *ce qui est à revêtir* » depuis la forme jusque même et y compris le Sans-Forme.

La science et l'art de l'Aura sont donc d'une importance prééminente, car c'est dans, par, et à travers l'Aura que peut être revêtu et manifesté « Ce qui est à revêtir » et ce revêtement est l'œuvre cosmique.

Les Auras ont des capacités, des qualité, des rôles innombrables.

Elles peuvent être illuminatrices, réflectrices, équilibra-

trices, protectrices, sustentatrices, formatrices, restitutrices, etc. etc.,.

C'est dans l'Aura et par l'Aura que sont reçues et diffusées les forces.

Ainsi, par elle, la vie, la lumière, le pathétisme peuvent se répandre dans le monde.

Dans certaines auras protectrices et sustentatrices, les êtres nerveux des séparés,comme les êtres raréfiés en affinité avec le sensitif qui possède cette aura, trouvent un abri, un asile, un repos, une protection et, avec le moyen de demeurer dans une densité plus grande, celui de se reconstituer ce qui leur manque.

Ainsi, un être séparé n'ayant conservé son individualité qu'en une forme primaire (comme la forme de la tête seulement, ou des mains, ou des yeux, etc... ou même la simple forme d'une sphère) peut, grâce à une aura protectrice, sustentatrice et formatrice, en affinité,retrouver peu à peu sa forme humaine, complète et parfaite ainsi que sa conscience plus entière.

Il est à remarquer que l'aura des actifs est expansive, extensible, et qu'elle est apte à prendre différentes formes, à faire différents mouvements et à donner abri à plusieurs êtres raréfiés ; l'aura des passives, au contraire,est toute de concentration ; dans cette concentration est sa puissance, c'est pourquoi elle centralise vers celui qu'elle a choisi, dont l'aura détient à la fois son voile et sa manifestation expansive ; l'aura passsive étant moins apte à l'extension, ne peut abriter en général qu'un seul être : celui avec lequel elle est le plus en affinité.

Dans les auras réflectrices, tels des miroirs d'eau calme, les voyants, les audiants les sentientants peuvent voir, entendre, sentienter, par réfléxion, tout ce qui entre en rapport avec cette aura et qu'ils sont capables de voir, d'entendre, de sentienter.

Beaucoup de sensitifs ont ainsi des visions, sans extériorisation, de l'image réfléchie soit dans leur propre aura

soit dans l'aura du pathétiseur en affinité qui les fait reposer, soit dans l'aura hiérarchique la plus proche par affinité avec eux.

Et de la pureté, de la lumière, du repos de l'aura réflectrice dans laquelle ils sentientent, dépend l'exactitude et la précision de leur vision : l'image du ciel bleu et de l'arbre fin se reflète nettement dans l'eau claire du lac calme, mais que l'eau s'agite soulevée par le vent ou que sa limpidité soit atteinte, et le reflet s'obscurcit et se déforme.

Certaines auras protectrices pouvant recevoir et émaner de la force pathétique, sont comme un réconfort pour le sensitif troublé.

Le sensitif, lorsqu'il est bouleversé, soit par l'énervement, soit par la peur, soit par la souffrance ou tout autre cause, devient, en général, comme en partie extériorisé, et est sujet pendant cette semi-extériorisation à l'influence néfaste d'êtres nerveux plus ou moins individualisés, entités imparfaites, se sustentant de la force nerveuse émanée par l'homme dans ses moments de moindre contrôle sur lui-même.

Le sensitif dans ces instants-là est également en infériorité pour repousser l'invasion des infiniment petits, ces larves malfaisantes qui sont ses pires ennemis, et c'est ainsi que pendant certaines épidémies terribles, où la crainte et la peur augmentent en proportion du danger, l'épidémie augmente de même plus facilement en proportion de la peur qui, extériorisant une partie des sensitifs, les expose davantage.

Une aura protectrice, enveloppant alors des ondes de sa force pathétique ceux qui accidentellement se trouvent ainsi désiquilibrés, est d'une valeur inestimable. Cette force peut même prendre forme dans l'aura du sensitif qui la reçoit et qui peut la voir auprès de lui comme un ange gardien, comme un ami fort et protecteur.

Il y a des auras émanant la force vitale, qui sont comme

des fortunes intarissables de vie pour ceux qui en reçoivent les bienfaisantes effluves vert-émeraude. Une tradition du passé raconte que Celui qui but longtemps à la source de la vitalité alla reposer neuf jours au milieu d'une triste cité où régnait une épidémie, et que chaque malade, sentant le délicieux bien-être qu'apportait sa présence, vint dormir à l'abri de sa vaste aura et se réveilla guéri.

On peut encore considérer les auras au point de vue du pouvoir qu'elles ont d'en perméer d'autres.

Cette perméation naturelle ne s'effectue, bien entendu, que par l'affinité ; ainsi les forces émanées de certains êtres peuvent enrichir ceux qui s'ouvrent à leur bonne influence, et qui savent la recevoir.

« Grande est la sagesse du héros qui sait se voiler en présence du héros plus grand » que lui, car ainsi, et ainsi seulement, il est en plein état de réception. Tant de réelles intelligences, enveloppant leurs auras d'un manteau de personnalité et de *leur moi avant tout* se mettent par là dans l'impossibilité de voir s'ouvrir devant eux de nouveaux chemins de progrès.

Que de savants, de penseurs, d'artistes trop renfermés dans leurs spécialités ont leur route barrée vers un épanouissement plus vaste et plus réel par la fixité de leur propre science, de leur propre pensée, de leur propre art !

Lorsque cette perméation d'une aura par une autre plus pathétique, plus lumineuse, a lieu, elle produit un accroissement des forces perméées, car la friction produite par l'infusion d'une substance dans une autre engendre la force.

De là une des raisons de la grande utilité du classement en affinité et en hiérarchie qui, s'il était réalisé, permettrait l'effectivité intégrale de la transmission de l'énergie dans toutes les formations et, par conséquent, assurerait la vie radiante du cosmos.

Une autre raison de la nécessité de cette organisation,

est la protection qui en est le résultat parce que les auras individuelles sont susceptibles d'être collectivement enveloppées dans le surombrement hiérarchique impersonnel d'une aura de protection assez évoluée.

Celle-ci à son tour peut être surombrée par une autre et ainsi de suite, d'où un voilement répété, unifié, de plus en plus puissant et intégralement dirigé dans le même but : le triomphe de l'homme.

N'oublions jamais que la réalisation est la couronne royale, et que la pensée sans l'action ressemble à un roi sans royaume.

LE PHILOSOPHE

Les peuples attendent l'action royale, l'action libératrice !

Prêts à obéir, les chefs des cités demandent l'ordre puissant, qui les dirigera vers les victorieux bonheurs !

Les peuples ont soif d'une parole royale, d'une parole de vie.

Prêts à chanter, les poètes-prophètes pressentent, dans l'extase, l'idée inspiratrice qui les emportera vers les splendeurs nouvelles.

Les peuples veulent voir le royal conducteur, centre de force et d'espérance, source incessante d'héroïsme !

Prêts à bénir, les mages sont venus recevoir la science féconde, la science illuminatrice !

Alors paraît sur le faîte des tours, couronné de soleil et d'or, les yeux éperdus d'avenir, le Philosophe roi des hommes !

Il parle, et sa parole est comme une caresse consolatrice, comme une brise vivifiante, comme des harpes enlacées :

« Peuples, je viens à vous parce que vous désirez !

Peuples vous êtes l'homme ! Je veux vous couronner !

Peuple tu trouveras la Vie dans la Science ;

Ceux-ci feront jaillir pour toi l'eau du rocher. »

D'un geste grave au peuple il désigne les chefs, et le peuple joyeux a regagné ses champs.

Mais les chefs silencieux s'avancent.

Pour protéger le germe et la fleur et le fruit de l'âpre

vent du Nord, leur dit-il, vous êtes le rempart taillé dans le granit.

Soyez fermes et doux, attentifs à comprendre, avant de gouverner, les lois de la nature et les lois du progrès que ceux-là vous enseigneront. »

Splendidement son geste appelle et nomme les poètes-prophètes !

Et les chefs se dispersent vers le devoir de chaque jour, tandis qu'extasiés les prophètes approchent et recueillent les hautes paroles :

« Poètes et prophètes, formateurs de demain, je vous salue ! génies, lumières du matin ! annonciateurs qui ne vous lassez pas.

Vos rythmes lents et forts forgent l'humanité, vos poèmes sont les pensées sociales qui moulent en chaque siècle les mœurs et les races !

Modérez les passions brutales et préparez la paix parmi les nations ; enthousiasmez l'ardeur des intelligences magnifiques qui luttent pour la conquête du savoir puissant.

Elevez peu à peu le degré des croyances ; faites chanter la vie dans l'obscure matière, toujours semez l'espoir et l'énergie d'agir, à pleines mains, sans cesse, et que ses prophètes tendent vers le bonheur ; surtout sachez garder fidèlement votre rôle de hérault, de disciples auprès de ceux qui suivent la voie droite, les enveloppés de lumière ».

Et la phalange élue d'un ministère sacré s'éloigne en chantant l'hymne de gloire, le cantique de joie de l'humanité couronnée.

Seuls et peu nombreux les mages encore demeurent ; ils osent à leur Roi adresser leur requête :

« O sage ! remplis-nous des flots de ta sagesse, les peuples vont venir nous demander des lois, les chefs des cités attendent qu'on les guide ; les prophètes s'épuisent et réclament l'appui d'une doctrine sans limite.

Or que répondrons-nous, nous gardiens et bergers ? »

Alors le Roi descend vers ceux qui le connaissent :

« Vous êtes mes amis, mes compagnons, mes frères ! Enfants prenez courage, l'œuvre sublime est l'œuvre sans limite de couronner l'Humanité comme intermédiaire du divin.

Voici venir enfin le temps de la moisson, la Vérité se léve et parle et parcourt la terre !

Annoncez, annoncez une époque nouvelle !

Faites un pas dans la vertu, dans la plastique humilité, dans la justice charitable et la miséricorde féconde, maîtres de l'action, vouloir des peuples, âme des collectivités, révélateurs, initiateurs, ouvriers psychiques !

Aspirez l'au-delà et vivifiez la terre, d'un grand souffle embrasé de spiritualité ; purifiez, classifiez, afin que s'organise le chaos du présent en future harmonie ! »

Mais les mages sont tristes et leurs yeux sont sans flamme, quand l'un deux ose encore prononcer des mots découragés :

« C'est vrai, nous avons mis notre force à vouloir pour cette terre entière la vie magnifiée ; nous avons enseigné, dirigé, maîtrisé, nous avons fait des lois, des rites, des préceptes ; nous avons ordonné, nous avons défendu, nous avons déployé comme un étendard notre puissance.

Mais rien n'a répondu du fond des cœurs lassés ; les peuples ont gémi sous leur iniquité ; le poids de nos sentences ajoute à leurs erreurs le péché. Nous n'obtenons pourtant que le déséquilibre. Voilà pourquoi, maintenant sans vaillance, nous t'avons évoqué pour que tu nous guérisses ou de notre mission ou de notre impuissance. Que ton conseil de sage affranchisse nos cœurs inhabiles. »

Et le groupe austère approuve et se lamente :

« A l'encontre des lois la terre reste impeuplée, et malgré les promesses le désert est aride.

Chaque être est retombé du haut de son espoir et la nuit sans lumière était toujours son aile. »

En contemplation le Philosophe-Roi laisse tomber l'avertissement lourd qui redresse et repose :

« Ah ! si vous vouliez, sincèrement, humblement réaliser les possibilités sublimes ! quelle route est devant vous ! comme elle est merveilleuse et radiante de lumière, votre route, magnifiée d'intelligence et d'amour !

Vous pleurez sur les ruines et vous les avez faites, car vous êtes vraiment les guides responsables. Vous avez trop longtemps marché dans vos sagesses, confiants, orgueilleux, tyranniques, construisant sans ciment des temples vermoulus.

Votre chemin souvent ne pouvait aboutir ; vos murs s'écroulaient les uns après les autres ; l'énergie comprimée rompait toutes ses digues... et nul n'est retourné sur ses pas sans danger !

Le travail est en vous d'abord : trop de formules vides ont accablé l'intelligence humaine ; les actes ont manqué. Il fallait jusqu'à la victoire avancer dans les vieux sentiers. Il fallait redire et redire la même simple Vérité et ne pas surcharger l'âme en usant le corps.

Vous avez négligé de vous mettre d'accord et vos conceptions se sont annihilées. Et la discorde est née de vos décrets. Et les nations sans force furent la proie des ténèbres.

Voici, laissez ce passé morne et forgez l'avenir ! Etes-vous prêts ? ô prêtres ! Etes-vous libres ? Etes-vous serviteurs ? Voulez-vous enfin accomplir le plan merveilleux de l'Harmonie ? »

Tous d'un même élan ont répondu :

« Nous sommes attentifs, obéissants et libres ; nous voulons tout le bien possible. »

Alors sans parole dans leur cœur ils entendent et pour la première fois ils comprennent :

« La vie est sacrée ! La vie et la racine et la vie et la fleur, car la fleur c'est la Vie d'intelligence et d'amour !

Laissez s'épanouir naturellement les forces infinies ; guidez-les doucement vers la grande Harmonie, faites-vous

calmes, faites vous purs, faites-vous libres et sincères, faites-vous humbles, soyez Un.

Ils vous suivent de degré en degré, joyeusement sur les marches de la pyramide au sommet de laquelle est écrit : « L'Indicible est Roi. »

Remplissez par des actes le vide des paroles ; que la justice règne et tout refleurira ; agissez et faites agir. Semez légèrement vers les âmes propices... aimez... aimez avec science, avec puissance, avec sagesse...

Contemplez l'univers et contemplez vos peuples, l'inspiration de l'Equilibre ouvrira devant vous, à travers l'océan, la voie splendide de lumière, la voie de l'Évolution intégrale, de chaque atome en la cellule, de chaque cellule en l'organisme, de chaque être dans l'étoile, de chaque étoile dans les sphères en tous les mondes. »

Transformés, simplifiés, affranchis, les prêtres sans royaume commencent leur mission de porteurs de Lumière.



L'ENFANT ET LA MOUETTE

Sur la rive orientale d'Océanus, est une île à forme triangulaire auprès du continent dont elle n'est séparée que par un canal étroit. L'Ile est une forêt de chênes; ses habitant l'appellent Mona. C'est le dernier refuge des Druides.

Les vagues crêtées se brisent sur le rivage avec un roulement semblable au tonnerre, et le vent du nord fait vaciller çà et là les branches des grands chênes, de sorte qu'entre le fracas des vagues, on entend la puissante voix des arbres.

Les oiseaux de la terre se réfugiaient partout où ils le pouvaient. Les Alcyons eux-mêmes étaient fatigués et s'attroupaient vers la rive ou vers les rochers. Une mouette avait si longtemps volé qu'elle était épuisée même avant l'arrivée de l'orage ; et maintenant, comme elle s'enfuyait lentement, les ailes mouillées et alourdies pour se reposer dans l'île, elle tomba lourdement, plutôt qu'elle ne se percha, aux pieds d'un enfant assis à l'entrée d'une caverne rocheuse et regardant les vagues. L'enfant se leva et se pencha sur la mouette trempée et sans forces, qui battait faiblement ses longues ailes dans le désir d'échapper à cet être à forme humaine, qu'elle regardait comme nécessairement un ennemi pire que la faim au temps de la rage des tempêtes, pire que les eaux d'où les mouettes épuisées n'ont plus la force de prendre leur essor, quand elles ne peuvent plus se soutenir sur leur surface tempêteuse.

— N'ayez pas peur, pauvre oiseau, je ne vous ferai pas du mal.

Avec un faible cri, l'oiseau prononça un mot qui en la langue des mouettes signifie : « trahison » ; mais l'effort fut trop grand, et d'un cri encore plus faible, qui signifiait en la langue marine : « C'est fini », l'oiseau s'étendit sur le sol comme sans vie. L'enfant le souleva doucement dans ses bras et l'emporta dans les profondeurs de la caverne, où brûlait un brillant feu de bois.

Doucement, il l'enveloppa dans un cafetan de laine teinte en bleu par le pastel, doucement il l'étendit dans la bonne chaleur, puis il se coucha près de lui sur le sol.

La figure de l'enfant était belle, mais elle manquait de la joyeuse insouciance, de la vivacité bondissante, exubérante de la jeunesse ; et dans les grands yeux à frange foncée et aussi bleus que son vêtement il y avait une expression tenant de la mélancolie. Après quelque temps, sous l'influence de la bienfaisante chaleur, la mouette s'éveilla et fit des efforts désespérés pour se libérer du vêtement dans lequel elle était enveloppée. Mais les efforts étaient faibles, car elle était non seulement très fatiguée, mais encore affamée. L'enfant dit : « N'ayez pas peur, mon pauvre petit oiseau (il l'appelait petit par affection). N'essayez pas de vous envoler ; je ne vous ferai pas de mal, en vérité, je ne vous ferai pas du mal. »

Comme il parlait ainsi, il libéra la mouette de la laine chaude dont il l'avait entortillée. Aussitôt que la mouette se trouva libre, elle s'envola vers l'entrée de la caverne, mais une de ses ailes avait subi du mal, et, en poussant un cri de douleur, elle tomba, en battant les ailes, par terre. L'enfant se leva et quitta la caverne. « Il est allé chercher un couteau, pour me tuer » pensa la mouette dont la tête était pleine d'histoires de la cruauté des animaux humains, lesquelles histoires avait été transmises à leur postérité par les oiseaux ancestraux. Tremblante et défaillante de douleur et de faim, la mouette gisait sur le sol de la caverne, attendant son sort ; et quand quelques minutes après

l'enfant revint, elle poussa un cri bas et effrayé. L'enfant s'assit à côté d'elle, et lui tendit un morceau de pain trempé et une tasse d'eau : la mouette mangea et but avidement. Comme elle terminait son repas, un homme entra vêtu aussi de vêtements de laine teints au pastel. « Il y a quelque chose qui ne va pas à l'aile gauche de la pauvre mouette », dit l'enfant. Ensuite, s'adressant à l'oiseau comme s'il pouvait comprendre sa langue : « Mon père vous guérira bientôt, pauvre petit oiseau. »

Doucement et habilement l'homme banda l'aile pendante : « Il est dangereux de la laisser ici, dit-il. Apportez-la à la maison, et soignez-la jusqu'à ce qu'elle puisse s'envoler chez elle. »

Ainsi ils quittèrent tous les trois ensemble la caverne. Comme ils traversaient la forêt des chênes, l'océan sanglotait, bien que l'orage eut baissé, et, à travers la forêt, dont les branches n'étaient plus ballottées par le vent, courait un bruit de lamentations, tel un faible gémissement.

— Les Nayades et les Driades sont attristées cette nuit, dit l'enfant doucement.

*
* *

Ce fut à l'aube du cinquième jour que l'aile de la mouette fut guérie ; et bientôt le soleil se leva brillamment au-dessus des eaux calmes de l'océan. Quand l'oiseau eut terminé son déjeûner l'enfant dit : « La porte est ouverte, vous êtes libre d'aller aux vôtres, quand vous le voudrez, car votre aile est guérie et la mer est calme. »

La mouette s'attardait auprès de l'enfant : « Vous avez été si bon pour moi, que lorsque j'arriverai à notre colonie de mouettes, dont mon père est le chef, je dirai à toutes les mouettes que les êtres humains ne sont pas tous tueurs d'oiseaux : lorsque je leur parlerai de vous, comment vous appellerai-je ?

— Alvena, fils d'Alvenu, le chef des Druides de Mona.

— Vous êtes heureux d'être un jeune Druide de Mona. Tout autour de vous, se trouve la mer belle, et cependant

vous êtes à l'abri des tempêtes. Vous n'êtes pas obligé de chercher votre propre nourriture comme nous, mais d'autres vous nourrissent Vous n'êtes pas obligé de vous bâtir une habitation, mais une habitation vous est préparée.

Personne ne vous tue pour avoir vos plumes, puisque vous n'avez pas de plumes. Combien je souhaiterais d'avoir été un garçon au lieu d'une mouette!

La figure de l'enfant devint pensive lorsqu'il répondit : « J'ai un jeune ami, qui est maintenant parmi des hommes du continent, qui avait l'habitude de dire : « Comme ce serait bon d'être une mouette, de parcourir la mer avec des ailes fortes et rapides, et de flotter sur sa surface ondulante ! « Qui sait? Peut-être les mouettes et les garçons ont tous deux leurs propres plaisirs et leurs propres douleurs. »

***

Un an s'écoula et la tempête emporta encore la mouette à l'Ile de Mona; et comme par instinct, elle prit refuge dans la caverne rocheuse où le Druide enfant l'avait soignée. Comme la mouette descendait dans la caverne, elle poussa un cri. Sur le sol était étendu l'homme qui avait bandé son aile blessée· immobile et blanc; la main dans celle de son père, gisait le garçon, percé au cœur d'une épée. Aussitôt que l'orage fut tombé, la mouette quitta la caverne. Le sol était parsemé de corps mutilés des morts et des mourants, et l'air était assombri par la fumée des chênes séculaires incendiés. Le dernier refuge des Druides avait été attaqué par leurs ennemis impitoyables. Leur île sainte était dévastée, leurs chefs abattus, tués sans miséricorde, les veuves, les mères, les enfants jetés dans la mer, et les jeunes hommes et jeunes filles capturés pour être vendus en esclavage.

— Je suis bien aise d'être une mouette, et pas un jeune Druide, dit l'oiseau, en s'envolant de l'île à travers les eaux houleuses.

*
* *

Des âges et des âges sont arrivés et se sont enfuis, depuis le dernier massacre des Druides, depuis l'incendie des chênes du home insulaire, mais la colonie des mouettes, dont une y trouva protection, non seulement existe mais s'accroît et se multiplie continuellement; et l'histoire de la mouette et du Druide enfant est transmise de génération en génération dans la famille royale des mouettes. Une fois par an des troupes de mouettes tourbillonnent autour de l'île sacrée. Les habitants qui les observent sont loin de deviner qu'elles sont de la même famille que la fille du chef qui trouva abri et tendresse autrefois auprès du Druide enfant, dans la caverne rocheuse. Ils sont loin de deviner que le cri aigu que poussent les mouettes est une invocation au seigneur des oiseaux, à qui ils demandent au nom de leur ancêtre d'antan : *Restituez les chênes sacrés de Mona et les gardiens de leurs Dryades.* Quand le premier, gland de la nouvelle forêt sacrée de l'avenir germera, peut être « un oiseau de l'air apportera la nouvelle « et ce qui a des ailes racontera la bonne nouvelle ». Qui sait ?



CONCEPTION

Dans sa duelle puissance, elle vint auprès de moi cette nuit encore, celle qui nous a quittés en son être nervo-physique, elle vint auprès de moi, à l'heure de ma tristesse, dans la gloire resplendissante de son éternel printemps !

« — Ne sois pas triste, murmura-t-elle à mon oreille, de sa douce voix souveraine, ne sois pas triste...

Je sais que la douleur existe, je sais que l'écho du rire étrange de Zaïra, ce rire de profonde détresse se répercute encore, hélas, de siècle en siècle !

Je sais les pleurs de l'humanité consciente de sa souffrance, et par cette conscience deux fois plus malheureuse, je sais les chagrins cruels qui viennent décourager l'homme.

Mais je viens te dire : Ne sois pas triste. A cause même de l'existence de douleurs trop âpres, nous devons garder tout entiers notre courage, notre force, notre volonté de vaincre, nous devons avec persévérance et avec certitude. lutter sans arrêt, sans défaillance, sans faiblesse, contre l'excès. Nous devons apporter au monde l'Etoile d'une grande Espérance, nous devons dire à chacun : « Lève-toi, soldat d'avenir, et combats pour le vrai combat. »

Au-dessus et au centre de la souffrance terrestre, il y a la vie sans bornes, indestructible, illimitée, inchangeante, universelle, éternelle. En vérité, la mort n'est pas. La vie se voile un temps pour réapparaître plus glorieuse, et tout ce qui existe n'est qu'immortalité.

Dès que l'intelligence s'est individualisée dans la vie, cette individualité persiste, triomphante, malgré les transitions, malgré les séparations apparentes.

Et dès que l'amour s'est revêtu dans cette intelligence, il demeure à jamais, et c'est lui qui unit éternellement ceux qui centralisent l'un vers l'autre, et c'est lui qui attire ceux qui s'aiment les uns auprès des autres, comme c'est lui qui, dans le firmament, assure l'attraction régulière, l'harmonie majestueuse des astres entre eux !

Oh ! hommes ! Regardez la vie ! Comprenez la vie !

Elle est magnifique, dans sa fécondité abondante et généreuse, dans sa profondeur infinie, dans sa richesse complexe et innombrable !

Soulevez un des voiles qui en cachent l'essence, soulevez d'une main courageuse le voile sombre de tristesse, de découragement ou d'inertie qui recouvre tant de radieuses possibilités !

Derrière ce voile, il y a des gages certains de victoire future, il y a la Promesse divine que l'homme doit réaliser !

Comment ne voyez-vous pas ce bonheur à conquérir, comment n'accourez-vous pas devant tant de merveilles ?

C'est que la vérité est si belle et si lumineuse, que l'humanité, hélas, ne peut plus, dans sa tristesse, croire à tant de magnificences réelles, ni voir tant de lumière glorieuse sans en être aveuglée.

Mais il y a une vieille parole : « L'idée que l'occulte est voilé par la luminosité, et non par les ténèbres, est rafraîchissante. »

Donc, que tous ceux qui sont capables d'apercevoir les éblouissants horizons vers lesquels l'homme peut marcher de victoire en victoire, se lèvent et se rapprochent du foyer de travail.

Qu'ils comprennent la gravité de la vie, qu'ils sentent combien elle doit être sérieuse, dans son espérance, c'est-à-dire combien elle doit être utilisée, combien chaque être

responsable qui a entrevu l'aube d'une lumière nouvelle, doit de tout son courage, de toutes ses énergies, combattre le vrai combat d'avenir.

Que ceux-là ne gaspillent pas, car tout leur être est précieux. Et quelle gerbe merveilleuse de forces utilisables ferait-on facilement avec tout ce que l'homme gaspille dans sa pensée, dans sa parole, dans ses gestes, dans son action !

O ! homme, divin et humain, ce n'est que par la puissance de la force pathétique duelle que ton Restituteur pourra triompher ! ce n'est que lorsqu'avec courage, en harmonie et en persévérance (car sans l'harmonie il y a le gaspillage et il y a les fissures où peuvent se glisser les ennemis de l'équilibre, et sans la persévérance il n'est pas de conquête stable) ce n'est que lorsqu'avec courage, en harmonie et en persévérance, tu seras prêt à combattre sur la terre pour l'immortalité terrestre, que le Restituteur pourra lutter et vaincre dans la lutte finale, car c'est des deux côtés que doit s'effectuer la traversée de l'abîme qui cause la séparation du cercle de vie, de la perfection duquel dépendent le bonheur humain, la suprématie de l'intelligence et l'infinitude de l'Impensable !

Eveillez-vous, hommes, éveillez-vous ! et marchez en ordre hiérarchique, sous l'étendard de la Vérité, à la conquête de votre Héritage, replacez sur l'humanité la couronne d'immortalité ! Et ce sera l'accomplissement de la promesse : de nouveaux cieux et une terre nouvelle !... »

Celle qui parlait ainsi porta, alors, vers cette terre qu'elle aime tant, l'enveloppant rayon de ses yeux d'une tendresse divine, et les étoiles étincelantes qui auréolent son resplendissant visage, illuminèrent progressivement les brouillards qui obscurcissent l'aura terrestre.

En même temps, je sentais le bienfait inoubliable des forces dont elle m'entourait, forces tellement pures, tellement protectrices et tellement puissantes que leur présence seule écarte le déséquilibre, et qu'elles brûlent, à

leur contact, ce qui, dans chaque être, est hostile au bien de l'homme.

Puis, une larme diamantine, perle de lumière immaculée, tomba des yeux de profonde tendresse, et cette larme je la reçus comme un joyau précieux, comme un talisman de force !

Je sentis que cette larme d'amour, douce et rafraîchissante comme une pluie d'été, cette larme de celle qui est Toute-Espérance, elle est le symbole vivant de la rosée du matin, de la rosée radieuse et bénie qui descend sur le monde du cœur de Celle qui, depuis des éons et des éons, nous éveillant tous, nous entraînant tous, sans une faiblesse, sans un arrêt, marche toujours en avant sur la route qu'elle a ouverte, à la recherche du bonheur humain ! Et cette perle diamantine qu'elle a laissée tomber sur moi, je la garde comme un trésor très précieux de sa tendresse et je sais qu'elle contient en elle, goutelette sacrée, des immensités de connaissance, des immensités d'amour !



VISION D'AMEN

L'élixir de vie.

Or il arriva qu'un certain jour du mois d'Avril, en l'anno domini le plus familier au monde civilisé qui me compte maintenant au nombre de ses citoyens, à cause même probablement de cette citoyenneté et aussi de l'*entente cordiale* avec nos voisins d'outre-Manche, je souffris pour la premièré fois de la maladie indéfinissable appelée *le spleen.*

Je n'étais point d'humeur à rechercher les causes éloignées de ce spleen, mais la cause immédiate était, je le devinais, l'effet d'un banquet auquel j'avais dû assister. Ce banquet avait consisté en nombreux plats soigneusement préparés de façon à ne pas nourrir et à paraître ce qu'ils n'étaient pas. Il avait été donné par un fonctionnaire haut placé parce que riche, en l'honneur de l'initiation par l'eau (connue des fidèles sous le nom de baptême) de son fils, une petite bête de premier ordre. Cette cérémonie avait été aussi indigeste pour le cerveau que les plats pour l'estomac.

Mais que voulez-vous ? l'expérience m'avait démontré que dire à haute voix : « *Je suis charmé* », et être *écœuré* intérieurement est le rôle de l'homme civilisé.

En vain lorsque je m'assis auprès du feu de bûches, en écoutant le bruit monotone de la pluie, informai-je mon chien et ami étendu devant l'âtre, que nous devions l'averse et le brouillard qui gâtaient les fruits nouvellement

formés, à l'éruption du Vésuve ; en vain lui démontrai-je que nous devions être reconnaissants de ce que cette persistante et violente « rosée du ciel » apportât au moins quelques constituants des concrétions ; en vain lui expliquai-je que le froid et le brouillard étaient le résultat de notre union et demi-union avec l'ours et le lion dont l'un affaiblit et l'autre utilise le chant du coq annonçant la première aube du glorieux matin de la liberté. Quelle qu'était la chose que je disais, faisais ou pensais, à travers toutes les douceurs de la vie je goûtais l'amertume de mon spleen. Et je songeais à mon fils Semoule qui,s'étant déclaré incapable d'avaler une pilule, avait voulu se servir d'un pot de confiture de cerises afin de mettre dans un des fruits l'obus minuscule et de l'avaler ainsi ; il avait réussi à avaler toutes les cerises sans faire disparaître la pilule.

Quand le crépuscule voila les fenêtres contre lesquelles battait lugubrement l'éternelle pluie mêlée maintenant de grêlons, je n'eus même pas l'énergie d'allumer la lampe à pétrole dont l'horrible odeur étouffante a remplacé l'huile parfumée des âges ténébreux. Je restai assis regardant dans les profondeurs rougeâtres des cavernes embrasées du foyer. Mais tandis qu'en ma disposition ordinaire, calme et souvent joyeuse, de belles flores et des faunes plus belles encore se dessinaient à mon regard, à présent je ne voyais que des champignons toxiques rayés et tachetés, et des animaux humains d'une hideur indescriptible, ou bien encore des bêtes grotesques semblables à celles que certains astronomes à la mode dépeignent comme habitant les planètes voisines.

En même temps, ma vie rétrospective à laquelle je ne pensais habituellement pas, étant trop occupé du soin d'autrui, s'éleva devant moi. Je me souvins du temps où j'étais jeune écolier et où j'escaladais le mur d'un voisin et mangeais librement de ses pommes. Je me souvins de la question qui naquit en moi quand j'étais écolier ; je me

demandai si le nombre de femmes assigné par le prophète n'eût pas pu avec avantage être un peu augmenté. Et aussi qu'ayant trouvé sur la grande route une plaque gravée en cuivre très rare et curieuse, je m'étais réjoui intérieurement de ce que personne ne la réclamait. Je me rappelai ensuite comment en des années plus récentes je maudis le chat qui renversa l'encrier et gâta un vieux manuscrit enluminé. Récemment aussi j'avais ardemment désiré la libération de certains constituants emprisonnés qui maintenant, je le craignais, pouvaient être d'importants facteurs dans les bouleversements sévissant dans certaines régions souterraines et aériennes.

Et comme ces choses et mille et une autres semblables passaient devant moi énormément grossies par le brouillard du spleen, je me sentis un véritable monstre.

Le premier coup de minuit rompit le silence qui régnait en dehors de l'éternel bruit de la pluie. Je levai les yeux vers la pendule sur la cheminée de marbre noir. Mon regard fut attiré par le mouvement de la faux que le temps brandissait comme s'il se faisait gloire de couper une heure de plus dans ma vie. En regardant la figure de bronze, j'eus la sensation de voir une chose vivante, et me levant, je dis : « Oui, oui, je le sais. Vous n'ignorez pas que chaque mouvement de votre malheureuse faux, chaque tic tac du balancier auquel vous présidez, me porte vers le sépulcre béant ; vers l'oubli qui sera mon unique récompense pour tout ce que j'ai souffert, pour tout ce que j'ai accompli ; vers la nuit qui effacera toute la clarté solaire du jour, vers l'épais nuage qui obscurcira toute étoile terrestre irradiante d'espoir, de joie, d'inspiration. A bas la mortalité !! »

Puis comme il brandissait sa faux pour la deuxième fois, je l'arrachai et la jetai dans les cendres embrasées, en empilant par dessus les tisons les plus incandescents. Mais la pointe de la grande faux dépassait toujours ; je me penchai pour la recouvrir et il me sembla qu'elle remuait

comme pour se moquer. Troublé et triste, je m'écriai : « Temps, temps ennemi acharné de l'homme, que n'ai-je pu vous enterrer sous les charbons ardents de la jeunesse se renouvelant sans cesse ; là vous pourriez innocemment brandir votre sceptre jusqu'à ce que vous soyez perdu dans le sans temps. O ! avoir une seule goutte du fabuleux élixir de vie ! »

— « *Fabuleux* élixir de vie ! Et cette phrase est sortie des lèvres d'un savant, d'un philosophe, d'un alchimiste ! Quelle profanation ! »

Me retournant pour me rendre compte d'où venait la voix et à qui elle appartenait, je me trouvai en face de mon ancienne connaissance l'Esprit supérieur.

— « Amen, dit-il gravement, de quel droit vous qui êtes un soldat luttant pour une cause telle que la vôtre, permettez-vous à la clarté de la joie et de l'espérance d'être obscurcie par les sombres nuages du pessimisme ? »

— « Je ne suis pas un vaillant soldat, répondis-je, mais un homme qui a fait des choses qu'il n'aurait pas dû faire et qui n'a pas fait ce qu'il aurait dû faire. Loin de réclamer une place parmi les courageux pionniers de la Cause Cosmique, je ne me sens pas digne de dénouer les courroies de leurs sandales.

— « Diable ! comme la sentimentalité est illogique ! Vous savez très bien que les pieds des anciens pionniers qui restent, sont demeurés avec leurs corps, sains et saufs eux-mêmes, et qu'aucune lèvre humaine ne peut ni baiser ni maudire. Quant aux pieds des pionniers aujourd'hui à votre portée, ils sont chaussés de bottines et non de sandales. Il est vrai qu'une fois par an, certains dignitaires consacrés par la coutume comme représentants de leur Dieu, lavent les pieds, (déjà soigneusement lavés) de douze mendiants. Ces mendiants sont aussi consacrés représentants des douze apôtres que le Dieu envoya en avant sans bourse ni vêtement de rechange. Mais personne ne s'attend plus à ce qu'un individu moins distingué coure ça et

là, en dénouant les lacets des souliers des gens ; et si quelque homme dans le monde civilisé s'amusait à cette absurdité, il serait enfermé comme tracassier public ou gentiment consigné en un asile d'aliénés. Si vous aviez du temps pour le développement nerveux, et par conséquent le pouvoir de discerner au moins les causes immédiates d'effets visibles, vous sauriez que la triste série actuelle de calamités est due à la division non naturelle des particules et non pas à la libération naturelle des constituantes composées. C'est le temps de la guerre, de la guerre à outrance ; demandez à vous-même ce que vous penseriez d'un général qui se retirerait au milieu d'une bataille, accablé du souvenir qu'étant jeune soldat, il fut coupable d'avoir laissé manquer un bouton de veste ou négligé de nettoyer une tache de boue sur ses guêtres blanches. Vous avez besoin de quelqu'un qui vous monte à nouveau le moral, qui vous fasse vous oublier vous-même. Comme j'entrais dans votre aura vous vous êtes exclamé : « O! avoir une seule goutte du fabuleux elixir de la vie ! » Eh bien je connais un homme qui a trouvé cela... et la pierre philosophale aussi. Il a vécu à travers les siècles et jouit pleinement de la possession de cette chose merveilleuse, l'or, que la mode considère comme le seul bien faisant que la vie vaille la peine d'être vécue. »

— Eh bien ?

— Eh bien, si vous trouvez que cela en vaille la peine, je vous introduirai auprès de cet homme, et peut-être même si vous ne pouvez pas réussir à apprendre ses secrets, pourrez-vous obtenir de lui une goutte d'élixir de vie ou une idée quant à la production du Dieu de ce monde, l'Or.

— Si cela en vaut la peine ? Rencontrer un homme qui a acquis la science de la longévité et l'art de la fabrication de l'or ! Je le crois bien ! Quand se passera cet heureux événement ?

En guise de réponse, l'esprit supérieur étendit sur ma

tête les doigts diaphanes de sa main droite, et je suppose que je m'endormis ; je pus jeter encore un dernier coup d'œil aux cendres ardentes desquelles émergeait la tête d'une femme qui délibérement clignait de l'œil vers moi, puis je ne me souvins plus de rien. Je repris conscience de moi-même en me trouvant dans les profondeurs d'une forêt, au dessus des arbres séculaires de laquelle l'aura de mon compagnon répandait une radiance bleuâtre et la mienne une radiance carminée.

Ce fut mon compagnon qui rompit le silence par cette remarque pratique mais peu originale : « Nous voici arrivés. » Par là je conclus que nous approchions de l'habitation de l'heureux savant et alchimiste. La possession de la vie sans fin ! L'or inépuisable ! Je pensais à cette duelle félicité ; les paroles du poète me revenaient à la mémoire : « Ah ! s'il y a un Elysée sur terre, c'est celui-ci, c'est celui-ci ! » et je m'imaginais le possesseur de l'éternelle jeunesse, combinée sans doute avec une beauté surhumaine et un radieux bonheur, se reposant dans son palais merveilleux, en comparaison duquel tous les riches et merveilleux édifices étaient comme le clinquant vis-à-vis de l'or, en splendeur et en valeur. La clarté de la lune décroissante se confondait avec la première blancheur du matin lorsque mon guide répéta l'annonce : « Nous voici arrivés ». Je vis devant moi une petite maison au milieu d'un jardin clôturé. A la porte, malgré l'heure matinale, une femme svelte, aux yeux doux, était en train d'arranger une treille de roses jaunes.

— La loge et la concierge, dis-je en soliloque.

— Pas du tout, répondit mon compagnon ; vous voyez l'unique compagne visible de l'alchimiste Methusalem. Parlez-lui si vous le voulez ; elle est audiente aussi bien que voyante et habituée à communiquer avec des entités normalement invisibles.

— Non, non ; ne perdons pas de temps : mon but en venant ici est de communiquer avec ce merveilleux savant.

Comme je parlais ainsi, l'esprit supérieur resta auprès de la femme aux doux yeux, et je me trouvai tranporté près d'une couche où dormait tranquillement un homme paraissant avoir trente ans, au visage sérieux et dont la principale caractéristique était la sérénité. Je lui dis doucement : « Je suis Amen, ou plutôt ce qui s'est extériorisé de l'Amen plus dense qui dort sur une chaise devant son foyer ; j'ai été amené ici par un esprit supérieur qui m'a dit que vous possédiez les secrets des secrets : l'élixir de la vie et l'art de se procurer de l'or *ad libitum*. Il m'a dit aussi que je vous trouverais ici, mais je pense qu'il doit y avoir quelque méprise.

— Vous vous étonnez sans doute parce que vous me trouvez satisfait d'avoir le nécessaire ; je comprends !...

Constatant qu'il ne continuait pas la conversation, je me hasardai à demander : « Est-il vrai que vous avez trouvé le secret de l'élixir de vie ? Est-il vrai que vous êtes un adepte en l'art de la fabrication de l'or ?

— Tous les deux sont vrais.

— Je suis vraiment heureux d'être en communication avec un homme ainsi béni. Vous plaît-il de parler de ces merveilleuses découvertes qui vous élèvent au dessus de tous les autres inventeurs, ceux du moins connus dans l'Histoire ?

— Je n'ai aucune prétention à cet honneur.

— Pourquoi ?

— Simplement parce que je n'ai fait aucune invention.

— Est-ce possible ? Comment alors, et par quel moyen avez-vous gagné la connaissance pour laquelle tant de grands hommes ont longtemps travaillé et souffert ? Pour laquelle tant de mortels ordinaires s'acharnent de plus en plus ?

— La chose est toute simple. En cherchant à faire un composé propre pour l'inhalation, et qui contînt au moins partiellement les constituantes perdues de l'air respirable, je trouvai de l'or dans mon creuset. Une nuit , une partie

quelconque de mon être composé est entrée en communication avec quelqu'un qui, durant l'intégrité de son existence terrestre, s'était dévoué à la recherche de l'élixir de la vie. Il mourut avant d'avoir le temps de profiter de ses dernières recherches. Il m'a révélé sa connaissance en échange de la protection, du repos et de la sustentation auriques. »

— Comme mon interlocuteur parlait,encore,l'Esprit supérieur entra dans la chambre et dit : » — Racontez donc à mon ami Amen votre vie et votre expérience ; il souffre d'un accès de spleen, et je vous l'ai amené pour le distraire ». Et l'Esprit supérieur me regarda avec une pitié dans laquelle je sentis un soupçon de dédain. Mais l'expression bienveillante du visage de l'homme me réconforta ; je n'y lisais nul dédain, nulle pitié même, ce masque de l'ironie, comme la religion souvent masque la politique. Alors moi, Amen Ben Azerte, je me suis dit avec émoi et conviction : Cet homme a beaucoup souffert ; et lui, lisant ma pensée répondit : « *Il ne suffit pas de trouver la vitalité au sujet de laquelle il fut dit : C'est la vie pour les vivants et la mort pour les mourants ; il est nécessaire de préparer le sujet à l'assimilation de l'élixir vital et cette préparation est ardue.*

— Donc vous vous accordez avec ceux qui enseignent que le néophyte doit subir ün dressage sévère tels que les ablutions froides, la privation de nourriture, la continence et autres choses semblables.

— Au contraire : il est essentiel qu'il prenne tout le soin possible pour conserver la force physique, ce qui ne saurait se faire qu'en accordant à son être intégral le droit de légitime satisfaction.

— La satisfaction légitime est relative.

— Il n'y a qu'une loi : la charité ; il n'y a qu'une violation de cette loi : le gaspillage de la force ; il n'y a qu'une cause au gaspillage de la force : l'excès ; il n'y a qu'un antidote à l'excès : l'équilibre au sujet duquel il est reçu

que : « Etroit est le chemin droit qui conduit vers la vie, et peu nombreux ceux qui le suivent.

— Donc ce qui renouvelle la vitalité n'affecte pas seulement le degré physique ?

— Comme un rayon solaire qui traverse un prisme, les degrés de l'être individuel composé doivent être *diffusés* et non *divisés* ; chaque degré se confond avec son degré voisin de densité moins grande ou plus grande. La sustentation est efficace en proportion de sa capacité de nourrir les degrés quaternaires de l'état physique, et ce qui renouvelle la vitalité est ainsi appelé à cause de sa vertu prééminente sous ce spécial rapport de sustentation. Mais puisque notre mutuel ami l'Esprit supérieur vous a amené ici pour vous distraire et non pour étudier, je vais selon son désir vous conter mon expérience.

C'est à Bagdad, la cité des palais, que je suis devenu un être individuel, un époux et un père. C'est là que malgré toute ma science et celle de mes étudiants, je sentis l'empreinte du temps et me lamentai ; car tandis que mes capacités intellectuelles croissaient en lumière et en force, mes membres s'alourdissaient, ma vision était moins claire, ma sensation de joie diminuait graduellement, de sorte que la perspective de pouvoir individualiser en permanence mon intelligence s'amoindrissait de plus en plus. Grande alors fut ma satisfaction lorsque le secret de préparation de l'Elixir vitalisateur me fut révélé. Après m'être dûment préparé pour recevoir sa précieuse vertu, je voyagai, ainsi qu'il le fallait, vers une île reculée dans la mer du Sud ; c'était afin de passer le temps du repos d'assimilation parmi les penseurs qui, tranquilles et silencieux selon la profondeur de leurs pensées, ne ressemblent pas à ces non penseurs d'autant plus actifs et verbeux, qu'ils sont plus superficiels. Lorsque ceux qui savaient me dirent que j'étais prêt pour partir, je les quittai avec regret et une pleine reconnaissance.

***

A mon arrivée à Bagdad, ma première pensée fut de me hâter vers ma demeure et d'embrasser une fois encore ma jeune épouse Calla. Une grande différence d'âge nous séparait ; Calla était pourtant un modèle de fidélité et de tendresse ; je ne doutais pas qu'elle comptât impatiemment les heures qui la séparaient de mon retour.

Depuis qu'elle fut amené à mon « home » avec joie et allégresse, accompagnée de ses jeunes compagnes vierges, je sentis que j'avais trouvé la femme vertueuse dont Salomon le sage déclara : « Son prix est au-dessus des rubis. » Je songeais à ces choses durant que le radeau me portait sur les eaux silencieuses du fleuve bordé de palmiers, et la chère image était toujours devant moi. J'arrivai à mon habitation et trouvai fermées les deux portes d'entrée ; j'allais relever le lourd marteau d'appel, quand poussant la petite porte accidentellement, je vis avec surprise qu'elle s'ouvrit. J'entrai et soigneusement fermai cette porte ; le gardien ronflait, couché sur un siège creusé dans le mur épais.

Avec une marche juvénile dont la vivacité même me ravissait, je me hâtai vers la cour intérieure et entrai dans la chambre de Calla. Vêtue de son pittoresque costume de nuit, elle dormait si bien que je dus l'appeler trois fois par son nom avant qu'elle ouvrît ses grands yeux veloutés, qui rencontrèrent les miens, penchés sur elle. Elle eut alors un regard de suprême étonnement, et de ses lèvres corallines sortirent ces paroles, qui me bouleversèrent : « Qui êtes-vous et pourquoi venez-vous ici dans la nuit ?

— Qui je suis et pourquoi je viens ? Mais je suis Ali, votre époux, sur l'absence prolongée duquel vous vous êtes sans doute lamentée ; ne pleurez plus maintenant, me voici.

L'étonnement des beaux yeux se changea en perplexité. Se levant, elle glissa ses pieds aux fossettes dans ses babouches brodées d'or et répliqua : « Votre singulière

assertion prouve que vous êtes un étranger à Bagdad où tout le monde connaît le Sidi et Marabout Ali. Son visage sérieux mais ridé, ses cheveux blancs, sa haute forme légèrement courbée par l'âge, sa droiture qui confine la sévérité sont aussi familiers aux habitants de la cité que l'est le pont flottant. »

— « Je suis Ali, votre époux que vous aimez tant ».

— « Vous, continua Calla, avec votre taille élancée et droite, vos cheveux châtains qui frangent votre fez, vos yeux éloquents, votre voix mélodieuse, vous êtes presque aussi jeune que moi. Mon mari Ali ! Quelle absurdité ! Que peut-il être arrivé au portier pour qu'il laisse ainsi entrer un étranger ? »

— « Je vous déclare solennellement que je suis Ali votre époux et nul autre.

— « Vous devez être sous l'empire de quelque illusion, répondit Calla qui se levant pour quitter la chambre, revient immédiatement avec un portrait dans une main et un miroir dans l'autre. Me les tendant, elle dit simplement :

« Regardez ce portrait-ci et celui-là, puis jugez par vous-même ». Je pris le portrait et vis l'image de ce que j'avais été, en même temps qu'encadré dans le miroir, le visage des jours de ma jeunesse m'apparaissait, jeunesse enfuie bien avant que Calla traversât mon seuil. Je compris qu'avec le renouvellement de la vitalité, j'avais regagné non seulement la jeunesse, la force et l'énergie d'antan, mais encore toute ma beauté personnelle.

« Nous avons raison tous les deux, m'exclamai-je joyeusement ; je suis véritablement Ali avec lequel vous êtes familière, car maintenant j'ai goûté de ce qui renouvelle la vitalité et je me suis libéré du poids du temps. L'ancien Ali au visage ridé, aux cheveux blancs, à la forme courbée, à la gravité sévère, cet Ali n'est plus ! Il est enterré dans les cendres du passé, et moi, je suis ressuscité. »

— « Prouvez votre identité »

— « Prouver mon identité ? Comment ? »

— « Je ne sais pas ; cela me paraît une tâche extrêmement difficile ».

— Mais je vous déclare solennellement que je suis Ali, Ben Ali de Bagdad, et je puis appeler beaucoup de personnes de bonne réputation pour en témoigner ».

— « Appelez-les et portez témoignage par vous-même de leur témoignage ».

Les paroles de Calla me troublèrent si profondément que je me tus : — « J'ai prouvé, reprit-elle, que je ne suis pas sous l'empire d'une illusion ; et souriant à demi sous ses sourcils froncés (expression qui lui seyait admirablement) elle quitta la chambre pour la deuxième fois. Quelques minutes s'écoulèrent, puis elle rentra avec mon fidèle eunuque Hafid.

— « Voici, dit-elle, l'homme que j'ai trouvé penché sur mon lit en m'appelant par mon nom ». Hafid tira son cimeterre, et je me préparai à un vigoureux mais inutile défi, puisque Hafid n'avait qu'à élever la voix pour que tous les hommes de ma maison l'aident à se débarrasser de l'intrus. Dans mon trouble, car la vie depuis son renouvellement m'était plus que jamais précieuse, mes yeux pleins de leur feu de jadis, cherchèrent ceux de Calla, comme tendres et suppliants, mais obscurcis par l'âge, ils l'avaient, aux jours passés, si souvent cherchée. L'effet fut puissant et instantané.

— « Remettez votre cimeterre à la gaîne, Hafid, je ne vous ai appelé que pour conduire mon frère, le fils de mon père et de ma mère, à la maison des hôtes, afin qu'il attende le retour du maître.

Hafid, quoique son visage expressif dénotât une certaine méfiance, mit son cimeterre au fourreau et marcha vers la porte; comme je m'attardais un moment pour exprimer ma reconnaissance à Calla, elle me dit rapidement à voix basse : « Quant à moi, si Ali ne revient pas, j'accepte son

absence comme une preuve de votre identité, et pour moi-même vous êtes lui. » Puis pour elle-même elle murmura : « Quelle chance ! » Je suivis Hafid et lorsque la porte de ma chambre fut fermée, je tombai assis comme quelqu'un de paralysé. Calla si modeste, si dévouée, si fidèle, qui ne croyait nullement que je fusse l'époux absent, m'acceptait cependant comme son mari et se félicitait de l'échange ! Quelle secousse pour mon amour-propre ! Quelle récompense de ma confiance et de mon affection ! Pour la première fois, je croyais en l'adage de certains Berbères : « Les femmes n'ont pas d'âme. »

Au matin, j'allai voir Hamed, l'homme de loi qui m'aidait à gérer mes affaires ; je m'étais déterminé, pendant les heures où j'essayais vainement de dormir, à rendre Calla à la maison de son père ; après la cruelle désillusion à laquelle elle m'avait assujetti, elle ne pourrait plus jamais trouver grâce à mes yeux. Ayant donné mon nom à un clerc, je m'assis dans un bureau intérieur en attendant l'apparition d'Hamed. En quelques secondes il entra. J'allai à sa rencontre et le saluai du baiser de la paix. Mais l'homme de loi fit un pas de recul et demanda avec une froide courtoisie : « Qui ai-je le plaisir de recevoir ?»

— Quoi, m'exclamai-je ! Vous ne reconnaissez pas votre vieux client Ali, celui même de votre feu père ? Une si brève absence l'a-t-il effacé de votre mémoire ? »

— Loin de là : si vous venez de la part du Sidi Ali, vous êtes le bienvenu, quelle que soit votre mission »

— Mon affaire est simple. Je me suis déterminé à donner à Lalla Calla un écrit formel de divorce ; aussi je désire que vous vendiez les actions que vous m'avez obtenues l'an passé, parce que je désire une somme d'argent assez importante.

Hamed me regarda curieusement, pour ne pas dire avec soupçon et il me demanda :

— « Avez-vous l'autorisation écrite du Sidi Ali, au sujet des matières dont vous parlez en son nom ?

— « Je ne comprends pas, répondis-je, je suis Ali ; après quelques mois d'absence, je suis rentré cette nuit en ma cité natale. »

Haussant les épaules, Hamed se détourna de moi et quitta son bureau, et comme je me tenais debout là où il m'avait laissé perplexe et agité, un clerc entra et me dit :

— « Le patron vous prie de quitter immédiatement sa maison ».

— « Dites-lui que je n'en ferai rien, jusqu'à ce que j'aie reçu de ses mains tout ce que je leur ai confié : obligations, actions, titres, bijoux, argent à placer, etc, etc. »

— « Je n'ai qu'à vous rappeler que vous êtes pour mon maître un étranger complet. Je l'ai servi pendant vingt ans, et j'ai donc la connaissance personnelle de tous ses principaux clients : c'est la première fois que je vous vois »

— Néanmoins, répondis-je, je suis le Sidi Ali ».

— « Ayez la bonté de quitter cette maison. »

— « Je ne le ferai que sous la condition que je vous ai dite. »

— « En ce cas, il ne nous reste aucune alternative que de vous faire expulser par force. »

Comme le fidèle clerc que je connaissais si bien parlait ainsi, j'entrevis mon visage dans un petit miroir suspendu au mur et je compris qu'en le jeune homme vigoureux dont les grands yeux éloquents rencontraient les miens, personne ne reconnaîtrait le Sidi Ali que je déclarais être.

— « N'appelez personne, dis-je au clerc qui attendait ma résolution, tenant la porte ouverte. J'obéirai à la volonté de votre maître et je quitterai sa maison.

— « En cela, vous agissez sagement, répondit le clerc, car si vous étiez consigné aux mains des autorités, elles vous traiteraient d'imposteur ou de détraqué, et vous risqueriez de vous trouver soit en prison, soit dans un asile d'aliénés.

Je m'étais mêler trop librement aux hommes, j'avais trop intimement étudié leurs meurs et leurs façons d'agir, pour être facilement bouleversé par les changements et les hasards de la vie. Néanmoins l'état actuel où je me trouvais m'accablait. Conscient de ma rectitude et de mon identité, je n'avais pas prévu les difficultés de les prouver aux autres. Lorsque j'avais quitté l'Ile de la mer du sud j'avais donné même les bagues de mes doigts et la chaîne de mon cou à certains des principaux habitants qui avaient été très bons pour moi et donné leur hospitalité. Très triste, je dirigeai mes pas vers ma propre maison, derrière laquelle se trouvait une plantation d'orangers. Comme je descendais lentement la rue tortueuse, si étroite qu'en certains endroits deux cavaliers ne peuvent passer de front, j'arrivai à la porte de ma demeure. Je vis trois ânes qui attendaient, tenus chacun en bride par un esclave. Me retirant dans l'ombre du mur en saillie, je vis Calla descendre la marche raide de la porte, précédée de Hafid et suivie de son esclave favorite. Or, à cette heure-là c'était l'habitude des femmes de ma famille de faire, ensemble, accompagnées des esclaves leur promenade sur leurs montures ; cependant dans les mois de chaleur et de sécheresse, elles sortaient au point du jour. Lorsque je vis ainsi Calla monter son âne et sortir seulement accompagnée de sa suivante et confidente favorite je ne doutai pas (puisqu'elle se dirigeait sur la cité) quelle le fît avec l'espoir de me revoir ; et j'éprouvai la sensation fort peu banale d''être jaloux de moi-même.

Les deux femmes s'approchaient, voilées, vêtues des habituels et sombres vêtements ; alors je fis un pas, éclairé par le soleil du matin, et tandis que je m'avançais, Calla se pencha vers sa suivante et lui parla bas, de sorte que je n'entendis point ses paroles. Cependant qu'elle parlait, elle arrangeait son voile de manière à laisser un moment sa belle figure découverte ; ses grands yeux lustrés reposèrent sur moi pleins d'une clarté passionnée ; et moi

j'avais si peur de laisser voir le couroux qui me brûlait que je n'osai croiser mon regard au sien.

Quant à Hafid, quoiqu'il fît semblant de ne rien observer, je savais que pas une chose n'échappait à sa clairvoyance et je le maudis mentalement de son infidélité envers moi, qui, à cause de ses qualités supérieures l'avais affranchi et lui avais donné dans ma maison un office aussi élevé et confidentiel. Aussitôt que les ânes furent disparus, la nécessité prévalut sur l'orgueil ; j'entrai dans une petite ruelle de côté ; j'ouvris la porte dans le mur qui clôturait ma plantation d'orangers, et j'y entrai inaperçu. Or, au coin le plus proche de la maison, il y avait un silo où l'on accédait par une cave souterraine, et duquel un passage fort étroit conduisait à la ruelle hors le mur, donc en cas de nécessité, le trésor que le silo contenait pouvait être porté au delà des bornes de mon habitation. Ce secret n'était connu que de moi-même et d'Hafid. Je traversai la plantation et me tins debout sous les orangers aux feuilles brillantes qui fleurissaient au dessus de mon silo. A la pensée de me voir subitement chargé de bijoux, il me vint l'étrange sensation de violer la loi en prenant ce qui était à moi. Comme je me tenais debout, j'entendis sur la terrasse une voix bien connue ; je regardai à travers les rameaux feuillés et je vis Calla et sa suivante. Un moment après, son doux rire sonna, et Calla dit : « Vous l'avez vu, n'est-ce-pas ? Qu'en pensez-vous ?

— « Il est superbe. »

De nouveau, Calla riait en disant : « Quelle drôle d'idée il a de certifier qu'il est le pauvre vieil Ali ! Je voudrais savoir qui il est véritablement, d'où il vient, et pourquoi il est venu ; évidemment il attendait et guettait près de la maison et sais que je suis de retour ; Hafid a promis de le faire entrer et de l'admettre ici, moyennant le don de mon bracelet de rubis (or ce bracelet de rubis était mon dernier cadeau à Calla),

Avec des pensées pleines d'amertume, je quittai la

plantation d'orangers, fermai la porte à clef, et m'assis sous l'ombre d'un platane qu'un ancêtre célèbre avait planté en face du champ d'orangers. Je réussis, par un effort de volonté, à recouvrer mon sang-froid et partis pour me rendre à la maison de mon principal ami, aimé de moi comme un frère. A mon arrivée un domestique m'introduisit dans la salle des hôtes, et bientôt Mahmoud entra. Profitant de l'expérience reçue avec mon homme de loi, je ne m'avançais pas pour le saluer avec le baiser de paix, mais tendant mes mains vers lui, je dis : « Je viens à vous, mon ami, parce que je suis dans un trouble grave et que j'ai besoin de vos conseils.

— « Que ceci soit votre passeport, jeune homme, répondit Mahmoud avec bienveillance; si l'aide et le conseil de quelqu'un qui a les cheveux blanchis, peuvent vous servir, ils sont à votre disposition »

Alors je lui dis ma précieuse découverte, ses résultats inattendus, et je m'épanchai de toute mes douleurs et de tous mes torts. Mahmoud me regardait avec bonté, mais avec aussi une certaine anxiété mélangée de pitié; puis il dit : Vous êtes jeune, étranger et évidemment fort fatigué. Restez pendant quelque temps comme hôte sous mon toit; mangez, buvez, reposez-vous, ensuite nous prendrons conseil ensemble.

— « Moi étranger, m'écriai-je ! Mais ne vous ai-je pas dit tout ce qui m'est arrivé ? Vous ai-je donc menti ? Tandis que je parlais avec une excitation croissante, l'expression de pitié s'approfondissait sur le visage de mon ami, et je sentais qu'il pensait : « Ce jeune homme n'est pas en saine mentalité ».

(*A suivre.*)

SOUVENIR!

Près de nous, une heure solennelle a sonné ; une heure triste d'inattendu et d'incommensurable vide! Pourtant nos cœurs meurtris ne viennent pas clamer le regret, mais l'espérance !

Durant quarante-sept ans une voie lumineuse a été ouverte ; pas à pas, graduellement, savamment, l'œuvre magistrale a surgi sous l'effort d'un labeur glorieux.

Maintenant l'édifice inébranlable est dressé ; tente sacrée à jamais hospitalière, asile certain de ceux qui cherchent, de ceux qui veulent, de ceux qui espèrent...

Les pieds des Initiateurs ont saigné à travers les rochers aigus, mais le flambeau resplendit sur la cîme et seuls ne verront pas, les yeux qui ne voudront pas voir.

En leur union harmonieuse qu'aucune séparation ne saurait disjoindre — pas même ce que faussement on appelle mourir — deux âmes duelles ont préparé les riches moissons ; nulle graine précieuse que les semeurs vigilants aient oubliée : aux vastes champs de l'Univers, les trésors de Vie, les trésors d'Amour, les trésors d'Intelligence, fructifieront entre les mains courageuses !

Sous une forme tantôt précise, tantôt voilée, « La Revue Cosmique » — qui, aujourd'hui cesse momentanément de paraître — a tout dit, ou tout fait entrevoir; elle a ouvert les portes à tous les possibles, indiqué toutes les lois de Vérité capables de préparer et d'assurer « l'Aube de la Restitution. »

Une suite d'ouvrages, de romans, de brochures continueront à guider inlassablement vers le progrès et l'évolution individuelle, les travailleurs sincères et ainsi se matérialisera toujours plus, la pensée et le désir de Ceux qui ont voué leur vie à *la Cause splendide : aider l'homme à reconquérir ses droits dans le Cosmos de l'être.*

Parce qu'*ils* l'auront voulu, combien s'éveilleront à l'appel du *moi supérieur ?*

Que de floraisons équilibrées germeront, dans l'esprit de l'homme entraîné à *penser par lui-même* — car c'est là un des enseignements féconds de la philosophie Cosmique.

Peuplant la méditation des disciples les plus proches, un *Souvenir Vivant* incarnera leur Idéal de bonté, de grandeur et d'amour et ce sera le fanal et l'étoile vers lesquels s'essaieront les pas désirants.

Comme le rythme de la vague assouplie, comme l'écho berceur de la forêt profonde, les paroles de sagesse prolongeront leurs flots de douceur persuasive. « *Ne laissez rien vous troubler* » dernière exhortation d'amour tombée des lèvres closes. « La Vie est pleine de mansuétude, de promesses accessibles : on n'est triste et malheureux que par sa propre faute... Si avant de nous plaindre, nous nous donnions le repos nécessaire pour nous mettre en communication avec le Divin habitant qui est en nous, nous élèverions de nos mains la forteresse de notre bonheur. » Ce conseil que sa voix nous donne, ne semble-t-il pas contenir notre part d'immortalité !

Et ces paroles encore : « Fuyez l'excès ; l'excès même de la tendresse est un piège. A chaque instant notre aveugle sollicitude sème autour de ceux que nous aimons, de ceux que nous voudrions protéger, des germes de déséquilibre : une inquiétude est souvent un fantôme qu'il faut écarter ; incapable de se changer en activité bienfaisante, libératrice, c'est un poids mort que nous traînons, un dissolvant de nos forces quaternaires et par l'intensité de notre pensée, par sa continuité, en intellectualisant

notre chimère, nous risquons de lui donner un corps, une vie. Nos devoirs et nos responsabilités sont en bien des cas limités à nous-mêmes : équilibrer nos actes, nos pensées, nos paroles, voilà la meilleure sauvegarde non seulement de notre individualité, mais de notre entourage et de proche en proche de l'humanité tout entière. »

Combien nous voudrions aujourd'hui pouvoir de nos mains débiles rassembler et lier en gerbes somptueuses les multiples efflorescenses de la pensée formatrice ; de cette pensée toujours équilibrée, équilibrante, espérante, radieuse ! Dans toutes nos défaillances, puisse notre âme se fortifier au souvenir de la grande âme impeccable et l'entendre toujours nous dire : « Courage ! rien ne saurait prévaloir contre ceux qui marchent résolument en avant, vers leur plus haut devoir ! »



Bibliographie

LA ROUTE INFINIE

Pièce en deux actes, de L. M. THÉMANLYS ; HENRI JOUVE, Editeur, 16 rue Racine, Paris.

Cette charmante pièce de théâtre n'est pas le premier des poétiques ouvrages de cet auteur distingué ; nous avons déjà eu l'occasion d'admirer et d'exprimer notre admiration dans les pages de la *Revue Cosmique.* Cet auteur est d'une originalité si élevée et si profonde, que l'élite seule du monde, c'est-à-dire le monde Psycho-Intellectuel, peut comprendre son bel idéal,cette vraie conception de la dualité d'être qui mène à la vraie vie éternelle parce qu'elle unifie la vie de tous les états et degrés individuels des plus spirituels aux plus matériels. Rempli de la pensée d'un profond étudiant de l'humanité, ce petit livre de 84 pages donne au lecteur des sujets peu exploités de méditation et d'aspiration sous la forme agréable d'une actualité vivante.

Tous nos vœux de succès suivent leur auteur.

ERRATA

Numéro de Novembre.— Page 699, lignes 5 et 7 : Pour voix, lire *voie.*

AUX COSMOPHILES

Après sept années de manifestation de l'Idée, de diffusion incessante, d'application complexe de la Philosophie traditionnelle, la *Revue Cosmique* va momentanément cesser de paraître.

Ce sera un temps de recueillement, d'assimilation, de réalisation pour les étudiants qui ont suivi avec zèle les multiples anneaux déroulés autour du point central.

Que les lecteurs se souviennent qu'un des principes de la Philosophie est que les mots revêtent les pensées, qu'ils sachent approfondir et méditer, car en chaque mot, en chaque phrase il y a des perspectives et des horizons.

La collection des années de la *Revue Cosmique* doit être lue et relue. C'est le commentaire fécond et inlassable de la tradition, la source ouverte par où s'écoulent désormais les eaux vives de la pure connaissance.

Les psycho-intellectuels trouveront dans la première année la magistrale et poétique épopée initiatique qui s'appelle : « *Les vies d'outre-tombe d'Attannée Oannès* ». Là, au milieu de bien des pensées et des préceptes de sagesse, s'expose la description de l'entourage terrestre des rapports du visible et de l'invisible et des possibilités de l'évolution individuelle dans une forme simple et dramatiquement vivante.

Avec « *le Chaldéen* » la lutte sur terre des forces unifiées et non unifiées, des serviteurs de la Cause humaine et divine et des égoïstes appétits, est illustrée en une série de tableaux qui d'époque en époque font revivre les mêmes

intelligences réincarnées. Ces pages sont pleines d'enseignement et de connaissances. Elles montrent les mêmes causes toujours en œuvre et comment l'Harmonie triomphera,

Enfin des *Entretiens* sur la Philosophie qui se continuent dans le T. II résument à grands traits la Tradition, tandis que des *Questions* qui se produisent dans les sept années et auxquelles il est longuement répondu donnent des éclaircissements sur tous les points spéciaux.

Le T. II contient la deuxième partie des mémoires d'Attannée Oannès et la suite des « Réincarnations du Chaldéen ».

Parmi les pages toujours tendues vers l'explication de la science des réalités, « *les Visions d'Amen* » ouvrent sur les erreurs de la vie moderne un monde de réflexion ; le *Saphir d'Iran* est une admirable perle de poésie qui fait comprendre certaines lois de l'élection spirituelle et psychique et de la dualité ; « *le Manuscrit des quatre évocations* » rappelle les méthodes de plusieurs travaux occultes individuels ou hiérarchiques ; le « *Martyr d'Ephèse* » est un savant et magnifique exposé synthétique de la commune aspiration qui unit les initiés d'un certain ordre.

Troisième année : « *Etude inédite de source ancienne* », un ouvrage de sciences où la physiologie et la psychologie humaine s'éclaircissent mutuellement, où l'éducation des sens est rendue pratique comme base de l'évolution intégrale. Puis les merveilleuses « *Visions du Royal Néophyte* », d'une poésie grandiosement spirituelle, en lesquels se déroulent les tableaux d'un passé lointain qui explique tant de choses de l'éternel présent.

Aorah, *Mra* et *la Légende du grenadier*, autant de gemmes pathotiques qui soulèvent des émotions psychiques d'une haute et profonde élévation.

Quatrième année : ici commence un *Exposé* nouveau « *des Bases de la Philosophie Cosmique* », à la fois simple, compréhensif, et cependant complexe, vaste et puissant commentaire sur les axiomes fondamentaux.

Les visions du Royal Néophyte se continuent par celles « *du Royal Initié* » en une ascension somptueuse à travers l'intelligence, et c'est l'histoire émouvante du Kewès de l'occident lointain dont tant d'épisodes transformés et mutilés ont passé d'âge en âge.

« *Reine des Iles* » et « *Un Coin du Voile* », deux poèmes remplis d'enseignements et de plastique beauté.

Cinquième année : *Synthèse de la Tradition Cosmique*, une étude entièrement renouvelée en des perspectives scientifiques, évolutives ; une explication cohérente de ce que les anciens appelaient la physique dans le sens le plus large du terme.

« *Un pas en avant* »,pages toutes concentrées sur les possibilités de réalisation.

La suite des visions du Royal Initié, d'un Coin du Voile, et de délicieux contes comme *la Légende Egyptienne*, *l'Etrenne*, *Indiana*, etc.

Sixième année : De magistrales traductions de « *Textes védiques* inédits » d'où la poésie sort lumineuse de tant de profondeurs, et s'appuie avec joie sur la connexité intime des grands courants de la science sacrée, preuve de leur origine unique.

Dans le même ordre d'idées, les *Etudes c lassiques* restituent à la Mythologie grecque son sens caché d'une vérité inchangeante.

L'important article sur « *La plasticité* et le commencement d'un long roman semé de revélations pratiques « *L'Aurisée* ».

Septième année : Les *Visions du Royal Initié* jetant encore un rayon de lumière vers les époques enfuies racontent l'histoire d'Auram et de sa grande passive Zaïra dans un style qui n'a pas d'âge.

« *Les deux Agni* et les *quatre gradations* » ouvrent sur les degrés de la vie et de l'intelligence des horizons qui doivent être compris, et que les *Fragments* d'une délicate et fine psychologie, aident à atteindre.

Chacune de ces œuvres complètes qui ont paru par fragments dans la revue seront publiées en volumes séparés, au fur et mesure des possibilités.

Et au centre de cette vaste collection de plus de cinq mille pages, les trois volumes parus de *la Tradition* : *Le drame cosmique* I et II et les *Chroniques de Chi.*— clés de voûte de toute une bibliothèque, œuvre dont l'étude patiente et ardente peut dévoiler de hauteur en hauteur, de profondeur en profondeur les lois de l'être.

En contemplant ces sommets intellectuels,notre pensée s'élance avec admiration et reconnaissance à tout jamais, vers Celle dont la collaboration précieuse, le travail inlassable ont si intensement aidé la manifestation de la Lumière restitutrice.

Une phase nouvelle commence pour le mouvement cosmique, une période de réalisation s'ouvre. Les germes pathétiques, spirituels et intellectuels ont été lancés à pleines mains. C'est l'instant de les cultiver, de les épanouir, de les moissonner.

Le directeur de la *Revue Cosmique* exprime ici ses remercîments reconnaissants à tous ceux qui ont lutté avec lui pendant ces années passées et qui ont par leur bon vouloir facilité la diffusion de la lumière.

Nous convions les étudiants de la Philosophie, les volontaires du mouvement, les dévoués de la cause, à la pratique méthodique, persévérante, organisée, féconde en résultats et en promesses.

Au siège des Publications cosmiques,6, rue de la Pompe, toute l'activité mentionnée dans les numéros de l'année qui s'achève, continue ; des renseignements sont donnés de vive-voix le samedi matin de dix heures à midi.

Des causeries ont lieu sur la Philosophie le mardi de 4 h. à sept heures.

Les demandes d'explications par correspondance sont adressées au Directeur des Publications Cosmiques Aïa Aziz.

La propagande augmente son champ d'expansion avec la publication d'une nouvelle brochure qui résume et condense en quelques articles épars dans les années de Revues un *Enseignement de la Philosophie cosmique* formant une première série pour sa graduelle exposition. Elle l'augmente encore dans un autre plan, en s'adressant au grand public par l'édition d'un roman « *Vers la Lumière* » qui est comme une magnifique et simple introduction à la compréhension des lois qui régissent l'humanité.

D'autres brochures, d'autres romans suivront ; des conférences seront faites. L'Idée sera propulsée avec une ardeur sans cesse croissante.

Que ceux qui de loin connaissent et aiment le Mouvement cosmique s'approchent et demandent leur part de travail. Car en vérité, le champ est vaste et toute bonne volonté peut immensément.

« Vers la Lumière » dans et par l'unification, que ce soit la devise qui cimente entre elles indissolublement toutes les intelligences pathétiques, toutes les volontés droites, toutes les aspirations qui tendent au

BONHEUR HUMAIN.

TABLE POUR 1908

Le Gérant M. J. Bucas.

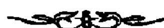
Saint-Amand (Cher).— Imp. DANIEL-CHAMBON

Publications Cosmiques

AIA AZIZ

Directeur

6, Rue de la Pompe. Paris (XVIe).



ABONNEMENTS : France : **10** frs. , Etranger : **12** frs. ; Le Numero **1** fr.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER
Prière d'en adresser le montant au trésorier M. Jacques BLOT.

Pour les demandes de renseignements et questions sur la Philosophie et le Mouvement Cosmique, écrire au directeur AIA AZIZ

Les personnes désireuses d'avoir des explications orales sur la philosophie et le Mouvement Cosmique seront reçues tous les **Samedis Matins** ; *de 10 heures à midi.*

POUR LES ABONNÉS : Réunions Causeries. Tous les Lundis ; de 3 heures à 6 heures.

OUVRAGES PARUS

LES SIX PREMIERES ANNÉES DE LA *REVUE COSMIQUE*
Une année 12 frs. Les six années : 60 frs.

LA TRADITION COSMIQUE

Trois beaux volumes in-8° carré.

I, II — Le Drame Cosmique
III — Les Chroniques de Chi.

Prix : **7** fr. **50** le volume.

EXPOSÉ SUR LE MOUVEMENT COSMIQUE

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON